



*Première(s) page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone 1-800-363-9028

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 



FEUILLETON DU "SAMEDI"

TROTTINETTE

par Jules Lermine

Troisième Partie—Le Bataillon Sacré

I

No 7

"SUITE"

Ceci est l'art sublime de l'hypocrisie. Il arrivait parfois qu'un accident la privait subitement d'une leçon, qu'un caprice lui fermait une maison... il fallait qu'on ne sût rien de tout cela. Elle réparerait le mal, le lendemain elle se hâterait, cherchant de-ci de-là une affaire nouvelle. Et jamais les deux femmes ne s'apercevaient de ses angoisses; d'ailleurs, on était si bien habitué à la tristesse que ses mélancolies passagères n'étonnaient personne.

Est-ce à dire que dans ces existences brisées, jamais ne passât une lueur, quelque chose qui rappelât la vie, le mouvement, l'avenir?...

Si fait.

A partir de sept heures, quand Juliette avait disposé, dans la pièce qui servait de salle à manger chez Mme Verdier, la table, sans nappe, mais couverte d'une toile cirée bien propre, avec les faïences à bon marché et les demi-cristaux, les yeux se portaient à tout instant sur le modeste coucou, — 3 fr. 95, — appendu au mur.

Mme Chastenay, dont on avait roulé le fauteuil auprès de la table, s'agitait fiévreusement et battait sur les bras de son siège une marche où ses doigts retrouvaient un instant leur agilité d'autrefois.

Mme Verdier, sous un prétexte ou sous un autre, passait et repassait, ou plutôt glissait et reglissait devant l'escalier, quitte à se faire gronder pour risquer ainsi d'attraper un courant d'air.

Juliette elle-même attisait plus impatientement le charbon sur lequel mijotait le ragoût du jour...

Le coucou, impassible comme le temps qu'il mesurait, accentuait son toc, toc... et le chat, car il y avait un chat, grande bête de gouttière qui répondait au nom bizarre de Tontouille, venait à tout instant, la queue au port d'armes, se frotter contre la porte...

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Claire Verdier a été surnommée Trotтинette à cause de son allure vive et gracieuse; c'est une bonne petite fille qui a un frère.

Victor Verdier, ouvrier ciseleur de talent; ce jeune homme perd complètement la tête même avec un seul verre de boisson et c'est ainsi qu'il se fait arrêter un soir sous l'accusation grave d'avoir tué un passant pour le voler. Est-il réellement coupable? C'est ce que la suite nous apprendra.

Victor Verdier est conduit en prison. Les dépositions faites par divers témoins semblent prouver sa culpabilité. Victor Verdier, malgré ces accablantes accusations, persiste à nier et déclare n'avoir ni tué, ni volé. Les dépositions les plus défavorables pour Victor Verdier sont celles faites par Lord Glencoe et Marine. Les investigations continuent en attendant que la cause soit jugée par la cour d'assises. L'affaire passe aux assises. Les débats commencent.

Marinez maintient son accusation contre Victor Verdier, ce dernier proteste inutilement de son innocence. Le jugement est rendu. Victor Verdier est trouvé coupable et condamné au bagne pour 10 ans.

Le père de Victor meurt subitement lorsqu'il apprend sa condamnation.

Lord Glencoe et Lamblin à Paris. Jalousie du comte de Rèmes.

Maïa, pour conjurer la colère de son mari, lui jure un amour factice. — Ouverture de l'hôtel de Lord Glencoe, au soir, réception et festin. Maïa invitée, y assiste. Skandia, le marajah en grand appareil de sa souveraineté hindoue, vient, par sa présence, réhausser la fête. Duel à mort des deux frères Vivien; Arsène tue son frère Paul. Le logis des Verdier.

Tout à coup on entendait dans l'escalier... toup... toup... toup... quelque chose qui trotait comme tout un régiment de souris.

Et Juliette ouvrait la porte. Et Trotтинette entra.

Quand le Créateur, en son caprice inexplicable, prononça le fameux: — Que la lumière!... certes il ne produisit pas — toutes proportions gardées, — un effet plus étonnant que celui de la subite apparition de Trotтинette.

C'est qu'en vérité elle aussi était la lumière, si ravissante avec sa frimousse intelligente et bonne, avec ses yeux toujours clairs, avec son front toujours franc.

Trois ans de plus... elle ne les paraissait pas, et un observateur superficiel l'eût prise pour une enfant.

Mais à la mieux considérer, on eût remarqué que dans l'enfant la femme peu à peu s'était éveillée, que sous le rire gai de ses lèvres il y avait le pli des sérieuses pensées, que dans l'oeil éclairé de bonté et de vivacité, il était passé bien des larmes.

Mais on oubliait tout, à la voir si fraîche, si accorte, donnans une grâce exquise à ses vêtements plus que simples, coquette sans le savoir et sans le vouloir, ce qui est la seule façon de l'être réellement, puis privilège unique, sachant chasser l'ennui des autres, comme fait des brumes de la nuit un rayon d'aurore. Claire! certes, elle était la bien nommée, car elle illuminait tout de son sourire, et quand elle embrassait Mme Verdier et Mme Chastenay, elle avait une façon de leur prendre

gentiment la tête qui leur mettait au cerveau je ne sais quelle espérance.

Etait-il donc vrai que Trotтинette fût vraiment gaie, alors que tous étaient tristes? Et la petite Trotтинette avait-elle donc ce vice de n'avoir pas de cœur!... Qui le croirait?...

Alors elle jouait un rôle?...

Pas davantage... Trotтинette était elle-même, c'est-à-dire que, foncièrement gracieuse et confiante dans l'avenir, elle avait compris de longue date combien sont sinistres ces bons-hommes, qui tout en se dévouant pour autrui, ont toujours l'air de porter le diable en terre et font payer leurs services en tristesses.

A quoi bon se donner du mal pour le bonheur des autres si à tout instant on leur rappelle qu'ils sont dans le sixième dessous? Et puis, n'est-ce pas un peu trop mendier de la reconnaissance?

Trotтинette, certes, ne philosophait pas si loin, mais elle sentait tout cela.

Depuis trois ans, elle était l'âme de la maison, le salut des deux familles. Un instant, la pauvre fille avait été comme étourdie des coups qui à la fois tombaient sur elle. La condamnation de son frère l'avait atterrée, surtout elle avait éprouvé un atroce désespoir à comprendre que sa démarche auprès du vieux Martinez et la trahison de ce misérable — car elle ne doutait pas que sa maladresse eût été intentionnelle — eût été cause en grande partie de la décision du jury.

Puis c'avait été la mort de son père, puis la maladie de sa mère qu'elle avait failli perdre...

Commencé dans le No du 7 Avril 1917.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des gens de lettres.

En vérité, à seize ans, on a peine à croire à la méchanceté des hommes et de la fatalité.

Pourquoi ce Marinez l'avait-il si lâchement trompée? pourquoi s'était-il acharné après ce jeune homme qu'il ne connaissait pas? Puis, comment le sort avait-il été si cruel que de frapper encore des malheureux?... et si fort qu'il semblait impossible qu'ils ne succombassent pas!

Songez donc! la mort du père, la maladie de la mère, c'était la ruine, c'était la misère... Bien plus, voici que dans l'atelier de Trottinette, les malveillantes, les jalouses — il y en a toujours — avaient persécuté la jeune fille comme si elle était responsable du malheur de son frère, à supposer qu'il fût coupable... et il ne l'était pas... On riait.

Trottinette ne se sentit même pas soutenue par sa patronne qui cependant, jusque-là, lui avait témoigné quelque sympathie... Vous comprenez, si les clientes savaient que l'une des ouvrières était la soeur d'un galérien...

Trottinette s'en alla.

Pouvait-elle du moins garder, soutenir la maison de son père?

Le faux bossu était revenu à la charge, cet Armand Fuge qui lui offrait de l'aider, à des conditions qu'elle comprenait à peine, mais qui lui faisaient horreur, autant que celui qui prétendait les lui imposer... Elle avait encore une fois chassé le misérable... alors celui-ci s'était vengé en accélérant la débâcle... c'était bien facile, en se faisant l'adversaire commercial de deux pauvres femmes qui ne connaissaient presque rien aux affaires.

En vain, le brave Lambon avait tenté de les défendre, mais que pouvait-il lui-même, n'étant qu'un ouvrier étranger à toutes les roueries de la procédure?... Le papier timbré était venu... et avec lui la malveillance de tous. On ne frappe — contrairement au proverbe — que les gens à terre.

Un jour, Mme Verdier et sa fille avaient dit aux créanciers:

— Si nous vous abandonnons tout, aurez-vous quelque reproche à adresser à celui qui est mort?...

Point! l'affaire était superbe; Fuge donnait du fonds, — qu'il voulait posséder pour augmenter le chagrin de Trottinette, — une somme supérieure aux dettes.

Elles donnèrent tout et partirent de la rue Saint-Denis, sans un sou, ne sachant pas comment elles vivraient le mois suivant.

Trottinette eut peur un instant de devenir folle. C'était trop à la fois. Mais elle se souvint qu'elle avait promis à son père de se dévouer tout entière à sa mère et à son frère.

Elle n'avait pas le droit de désertir son devoir...

Elle allait être obligée de travailler double... Qui soignerait sa mère qui pouvait difficilement rester seule?...

Ce fut alors qu'elle proposa aux Chastenay de vivre en semble.

Juliette n'hésita pas. Elle aussi voulait se dévouer, mais elle se sentait moins d'initiative que son amie et elle avait en elle une absolue confiance. Mme de Chastenay ne fit aucune objection.

L'installation fut difficile. Les derniers bijoux de Mme Verdier, jusqu'à sa bague de mariage, la petite montre de Claire, tout alla... au clou, ainsi nommé parce que c'est là que commencent les gens qui finissent par se perdre.

Enfin on eut un domicile et on fut tranquille, au milieu de braves gens qui ne se préoccupaient pas du passé.

Mais manger?... en dépit de toutes les poésies possibles, c'est encore là le terme le plus important du problème vital.

Nous avons dit quelles étaient les ressources de Mme Chastenay et de sa fille... Mais les Verdier n'avaient rien, absolument rien. S'il était resté quelques sous de la vente du fonds, les hommes d'affaires avaient trouvé le moyen de se les approprier.

Trottinette trotta... et dur, je vous en réponds, et si bien que huit jours après elle entra dans une nouvelle maison où elle pouvait se faire dans les trois francs par jour. Bon! c'était le pain assuré, mais la pauvre mère étant malade, il fallait un peu de beurre dessus.

Et nouvelles trottes... ce fut plus dur encore, mais au bout du mois, Trottinette avait encore trouvé le moyen de faire une trentaine de francs de petits ouvrages, le soir en rentrant de son atelier.

Quand dormait-elle? eh bien! quand elle en avait le temps, et comme elle disait, elle mettait les bouchées doubles pour avoir son compte.

Le fait est que la mignonne avait une force de résistance incroyable. Après des nuits presque sans sommeil, il lui suffisait de se jeter pendant une heure sur son lit et de tremper son gentil museau dans l'eau pour repaître aussi fraîche, aussi rose que si elle n'eût éprouvé la moindre fatigue...

Et toujours de bonne humeur... pour elle c'était l'appoint nécessaire de tous ses efforts.

Il eût beau fait voir qu'elle attristât sa mère... comme si elle n'avait pas assez d'angoisse au fond du coeur!

Et Victor?

Oh! personne ne l'oubliait, et Trottinette moins que personne.

Après sa condamnation elle avait obtenu la permission d'aller le voir, seule d'abord, puis avec Juliette.

Dans leur longue entrevue, le frère et la soeur avaient contracté une de ces al-

liances que rien, sinon la mort, ne peut dénouer.

— Ma Clairette bien-aimée, avait dit Victor, je n'ai plus à te jurer que je suis innocent... toi qui me connais, tu m'as entendu, tu m'as jugé. Comment, par quelle fatalité suis-je tombé dans cet abîme, je ne puis le savoir encore... mais je n'ai plus que ce seul but dans ma vie: ma réhabilitation. Sois tranquille, je ne me tue-rai pas... non plus je ne me révolterai... je serai, ajouta-t-il en souriant, le condamné modèle qui n'écouterait même pas les mauvais conseils du désespoir... Seulement, dans le calme des nuits isolées, je réfléchirai, je méditerai... je veux parvenir à découvrir le fil qui me... qui nous guidera dans ce labyrinthe où des ennemis inconnus m'ont perdu... Il en est un, je le sens, et tu seras de mon avis...

— Le vieux Marinez!

— Tu l'as nommé... Quel intérêt a poussé cet homme?... ne cherchons pas encore, nous n'avons, ni toi ni moi, l'esprit assez libre... Sois convaincue que c'est par là que nous trouverons le mot de cette épouvantable énigme... Je te confie ma mère... Je te confie Juliette... ayez patience... il faudra bien que j'en aie... ne vous épouvantez pas, je n'aurai pas à être hypocrite pour me concilier la sympathie de mes geôliers... ils m'aimeront et ils me respecteront, soyez-en certains. Et qui sait si je trouverai pas en eux des alliés?... Seulement, petite soeur, aime-moi de tout ton coeur... ce sera la pensée de ton affection qui me soutiendra et m'encouragera. Un dernier mot: je te connais active et énergique et je devine, qu'autant que moi, tu veux arriver à prouver la vérité... je te demande un sacrifice... c'est de tenter aucune démarche, de ne faire aucune recherche avant que je ne t'en aie priée moi-même... Non que je me défie de ta sagacité... mais ceux qui m'ont perdu doivent être sur leurs gardes, peut-être sont-ils puissants, riches, et je ne voudrais pas que par suite de quelque imprudence notre pauvre petit pot de terre se brisât contre leur pot de fer...

— Je t'obéirai, je te le promets.

— Et je te crois... autre chose encore... je sais qu'il est très difficile là-bas d'écrire sans que les lettres passent sous les yeux de l'autorité... Ne t'étonne donc ni ne t'inquiète, si tu trouves mes lettres banales... Le jour où j'aurai quelque chose de très important à te faire savoir, je trouverai bien le moyen de déjouer la surveillance... mais quand une de mes lettres te portera l'expression d'un désir, d'un besoin, fait tout au monde pour le réaliser... Tu me comprends... c'est qu'il y aura urgence à ce que ma volonté soit exécutée... Tu vois que j'en agis sans façon, je parle déjà de te donner des ordres.

Le lendemain, Juliette avait accompa-

gné Trottinette et là, elle avait dit à Victor :

— Mon ami, mon aimé, je vous ai dit que je serais votre femme... cette parole, je tiens à vous la renouveler aujourd'hui. Bien plus, je viens vous offrir de vous prendre pour mari, avant votre départ...

— Nous sommes jeunes et nous nous aimons, avait répondu le jeune homme... N'attristons pas nos noces de la muraille d'une prison... Je reviendrai, Juliette, et ce jour-là, ce sera la tête haute que tous deux nous irons écrire nos noms sur les registres de l'état civil.

Le pourquoi ayant été rejeté, il se trouva que le départ d'un convoi de condamnés était proche... et six semaines après son jugement, Victor Verdier s'embarquait pour la Nouvelle-Calédonie.

Et trois années s'étaient écoulées, trois longues années pendant lesquelles le condamné innocent avait subi le sort commun des criminels. Avec quelques adoucissements cependant. Depuis dix-huit mois, il était attaché en qualité de contre-maitre à une usine de Nouméa. Il n'était plus astreint aux règlements du bagne que pendant la nuit.

De ses lettres, aucune jusqu'ici n'avait eu le caractère confidentiel dont il avait parlé à sa sœur.

Un seule pourtant : il lui avait demandé de se procurer une petite somme d'argent, une centaine de francs, et de la conserver par devers elle jusqu'à ce qu'il en indiquât l'usage.

Cent francs ! et cent francs qu'il fallait cacher ! quel problème !

Ce fut alors que Trottinette imagina son commerce de fleurs. Elle dut mentir, prétexter d'exigences du travail chez sa patronne... et pendant quinze jours, elle se résigna à cet épouvantable métier... la nuit où elle avait été insultée au Helder était la dernière.

Elle avait ses cent francs... un trésor que, depuis un mois, elle conservait avec un soin jaloux, impatiente de l'utiliser selon des instructions qui ne pouvaient tarder à lui parvenir.

Pendant quelques jours, la fatigue et aussi le dégoût du milieu dans lequel la pauvre fille s'était trouvée, l'avait un peu pâlie, mais quelques jours de repos relatif avaient suffi pour effacer les traces de cette campagne odieuse.

Elle avait souffert... mais est-ce qu'il ne souffrait pas, là-bas, lui, l'innocent !

Elle était délivrée... mais lui ! Pouvait-elle se révolter alors qu'il se montrait si héroïquement résigné ?...

Il y avait d'ailleurs, en cette nature essentiellement parisienne, une vitalité de physique et intellectuelle qui résistait à toutes les épreuves.

Cette jolie fille, car elle était fort jolie, d'une grâce exquise, avec des pieds et des mains de princesse, aurait pu comme tant

d'autres se persuader qu'on est sur terre pour jouir de la vie et pour, le cas échéant, voir les honneurs tomber comme caillottes rôties. Certes, bien souvent, dans ses trottinages à travers Paris, Claire avait entendu murmurer à son oreille bien des paroles tentatrices... bien souvent elle avait été forcée de comprendre qu'il lui aurait suffi d'un signe pour que sa misère se métamorphosât en opulence. Les mauvaises pensées glissaient sur cette conscience d'honnête fille comme sur de la toile cirée. Elle n'entendait rien, ne voulait rien admettre, sinon qu'elle avait charge d'âmes, qu'elle avait accepté un devoir et qu'elle devait l'accomplir.

Oui, elle rêvait des bonheurs, mais c'était la réhabilitation de son frère, la maison, la famille reconstituées... Et puis après, on verrait, il serait toujours temps de s'occuper d'elle-même.

Et avec cela, en toutes ses tribulations, un inaltérable fonds de bonne humeur, voire de gaieté qu'elle puisait dans une confiance profonde et irraisonnée dans l'avenir.

Les bons sont optimistes. Elle n'admettait pas la persistance de l'injustice. L'équilibre devait un jour être rétabli, et la Providence, ou toute autre force qu'elle ne nommait ni ne définissait, devait, à elle et aux autres, des compensations qui ne pouvaient manquer d'arriver à leur heure.

C'était ainsi que chaque jour, après une journée de travail acharné, Claire Verdier revenait au logis, gaie par nature et par cette conviction qu'elle devait sa gaieté aux autres.

Si, ce qui lui arrivait parfois, arpentant les rues de son petit pas, elle se sentait, en approchant de la maison, prise de subites inquiétudes, bien vite elle chassait ses tristesses, chantonnait un petit air et, messagère d'espérance gravissait, alerte l'escalier de la maison de la ruelle aux Chats. La petite hypocrite savait d'ailleurs qu'on écoutait son pas et elle n'eût pas manqué pour un empire — et au risque de s'essouffler — à le faire aussi léger que possible.

Ce soir-là, elle avait passé rapidement devant la loge du concierge et déjà montait quatre à quatre, quand le père Anselme — l'honorable cerbère de l'immeuble — courut après elle et l'atteignit au premier palier :

— Mademoiselle Trottinette...

Le surnom la suivait, sans que d'ailleurs elle s'en formalisât.

— C'est une lettre...

Claire poussa une exclamation joyeuse. Elle devinait bien d'où elle pouvait venir. Car sa correspondance était, on le comprendra du reste, des plus limitées.

En effet, se penchant pour regarder l'adresse, à la lueur du gaz, elle reconnut

l'écriture de son frère, mais elle eut un mouvement de surprise.

Dans sa dernière entrevue avec Victor, il avait été convenu que, si une de ses lettres devait avoir une importance exceptionnelle ou contenir sous les expressions en quelque sorte indifférentes un sens caché, il l'en avertirait par un signe — une légère ligne de points — placé au coin de l'enveloppe.

Elle venait d'apercevoir le signe convenu.

Elle fit un mouvement pour glisser la lettre dans sa poche, se réservant de la lire à loisir et seule.

Mais de l'étage supérieur, une voix cria :

— Veux-tu bien te dépêcher, paresseuse, avec ta lettre !

C'était Juliette qui, ayant reconnu son pas, avait ouvert la porte de l'appartement, penchée sur la rampe.

Il fallait bien faire contre fortune bon visage, sauf à prendre conseil des circonstances, si la lettre contenait des détails trop confidentiels.

Elle gravit légèrement les dernières marches...

— Bonjour tout le monde, disait-elle en entrant. A la distribution des baisers...

Elle embrassa sa mère, Mme Chastelay, Juliette, prenant Tontonille par les pattes de devant, elle lui fit faire un tour de valse.

C'était la rente quotidienne du chat, qui eût été fort surpris d'en être privé.

— A table, fit-elle ensuite, j'apporte le dessert.

— Quoi donc ?

— Une lettre de Victor...

— Vite, vite, il faut nous la lire...

La lettre d'un absent, c'est un peu de lui-même qui vient prendre place à la table de famille, c'est un écho de sa voix qui franchit la distance... et chacun, anxieux, regardait l'enveloppe qu'il avait tenue, sur laquelle il était penché et qui gardait comme un reflet de lui.

On se taisait. Il y a du respect dans l'amour de ceux qui ne sont pas là.

Trottinette elle-même tremblait un peu, inquiète de ce qu'elle allait dire, préoccupée surtout de ce signe confidentiel qui aurait dû lui imposer plus de réserve.

Mais le moyen de refuser la lecture à ces braves cœurs ?

Elle se décida bien vite.

Ouvrant l'enveloppe avec précaution elle en retira une feuille de papier assez épaisse, pliée en quatre.

Du premier coup d'oeil elle vit en haut de la page le paraphe, constatant la visa du pénitencier. Dans la lettre était passée par les bureaux, et si elle avait quelque sens caché, il fallait prendre garde qu'il avait été assez habilement dissimulé pour échapper à toute curiosité indiscreète. C'é-

tail à Trottinette qu'il appartenait de le découvrir.

Elle se mit à lire, lentement, lisant doublement en quelque sorte, et pour ceux qui l'écoutaient et pour elle-même, étudiant chaque mot pour en extraire un double sens.

La lettre était ainsi conçue :

"Mes chers aimés, le temps s'écoule sans apporter grand changement dans mon sort. Je suis surtout malheureux d'être loin de vous, car ma condition matérielle n'est pas mauvaise. J'ai dû cependant quitter l'atelier dans lequel je travaillais à Nouméa. On m'a rappelé au pénitencier de l'île Nou, mais dans des conditions qui ne me font pas regretter le semblant de liberté dont je jouissais dans la ville. On m'a confié la direction d'un atelier de l'Etat, en me faisant espérer que les services que j'y pourrais rendre auraient une notable influence pour mon avenir et notamment pour l'obtention d'une diminution de peine. D'ailleurs, il y a longtemps que je me suis décidé à prendre le temps comme il venait. Quand, comme moi, on n'a rien à redouter de pis que ce qui vous est arrivé, on est en quelque sorte contraint d'espérer le mieux. Je m'efforce de prouver par ma bonne conduite que je ne suis pas indigne de sympathie et j'ai le plaisir d'avoir réussi à me concilier des bienveillances sérieuses. On travaille pour moi, je le sais et j'attends. Je le répète, il ne peut m'arriver que des surprises heureuses; parfois, la nuit, je rêve que je me retrouve au milieu de vous, et, quand je m'éveille, je me sens plus fort. Est-il bien vrai, d'ailleurs, que dans les rêves, ceux que l'on revoit ne soient pas réellement auprès de vous ?

"C'est ainsi que lorsque vous m'avez envoyé vos chers portraits à tous, j'ai éprouvé la sensation très exacte qu'il y avait là, sous ma main, devant mes yeux, autre chose que des morceaux de bristol. Quelque chose de vous s'était attaché au papier et avait traversé la mer pour venir jusqu'à moi...

"Je ne vous dirai pas de ne pas m'oublier, ce serait vous méconnaître tous, mais je vous demande de, le plus souvent possible, parler de moi. C'est étrange, mais au calme de mon cœur, à un sentiment de consolation et d'espérance qui me pénètre parfois tout entier, je sais, je sens que vous avez prononcé mon nom.

"Je semble dire des enfantillages... et pourtant écoutez ceci... Est-ce que le 22 novembre dernier, vous n'avez pas pensé à moi plus encore que de coutume?... Ce jour-là je me sentais souffrant, moralement plus encore que physiquement, je pouvais à peine travailler... tout à coup il était environ sept heures du soir, il m'a semblé sentir dans mon cœur une impression de chaleur, comme la pénétra-

tion d'une effluve qui me réconfortait... et cette pensée m'est aussitôt venue qu'en ce moment-là même vous vous occupiez de moi... Vérifiez cela... je suis à peu près sûr de ne m'être pas trompé."

Trottinette s'interrompit, regardant de ses yeux humides celles qui l'entouraient.

Juliette s'écria :

— Mais oui ! je me souviens, c'est ce jour-là, que nous avons acheté un cadre pour le portrait de Victor !...

— Et c'est à sept heures du soir, quand tu nous l'as apporté, que nous l'avons mis à table là, à cette place, ajouta la mère en désignant un coin de la table.

— Et que nous nous sommes un peu disputées à qui l'embrasserait la première, s'écria Juliette.

— Et il a fallu vous céder, mademoiselle la fiancée, fit Trottinette, mais, soyez tranquille, je me suis rattrapée depuis.

— Quelle chose étrange, cependant, dit Mme Chastenay, que cette communication à si grande distance... car, vous voyez, ce baiser-là, notre cher Victor l'a senti là-bas...

— Ne dit-il plus rien ? demanda Mme Verdier.

— Quelques lignes encore.

Et elle reprit la lecture :

"Vous, les seuls êtres que j'aime au monde, aimez-moi bien. Je suis jeune et pourrai encore recommencer ma vie. La mauvaise chance, ne nous poursuivra pas toujours ; en vérité, il nous est dû un peu de bonheur. Je vous envoie mes meilleurs baisers en attendant que, par quelque bienfait du sort, je puisse vous les porter... mère, sœur, fiancée, amie, je pense toujours à vous et je vous aime. — Victor."

Il y eut un long silence. Les cœurs étaient bien gros et les larmes n'étaient pas loin.

— Bon et honnête cœur, fit Mme Chastenay. Et ils ont eu le courage de le condamner !

Cependant Trottinette s'était levée et était allée décrocher le portrait suspendu au mur.

Puis, doucement, l'ayant effleuré de ses lèvres, elle le dressa sur la table, entre sa mère et Juliette, en face d'elle.

Et on parla du martyr. Mme Chastenay disait vrai ; comment avait-on pu frapper, pour un crime dont il était innocent, ce jeune homme à la figure franche, aux yeux clairs, dont la conscience forte et droite illuminait la physionomie.

Comme il devait être changé maintenant, après trois ans de souffrance ! Car il avait beau dissimuler ses angoisses pour ne pas attrister celles qui l'aimaient, pouvaient-elles douter qu'il n'eût subi de véritables tortures ?

On reprenait une à une les circonstances de cette terrible tragédie, on étudiait chaque témoignage. Juliette était allée prendre les journaux soigneusement conservés et si souvent feuilletés qui relaient les détails du progrès, comme si de ces papiers jaunies on eût espéré que tout à coup une lumière jaillit.

Trottinette se taisait, réfléchissant.

Elle relisait la lettre pesant pour ainsi dire chaque mot, cherchant à leur donner un sens autre que celui qui frappait tout d'abord l'esprit... et elle n'y parvenait pas.

Il lui fallait être seule et pour cela attendre.

La soirée passait. Enfin, à dix heures, on s'occupa de mettre la paralytique au lit. Puis ce fut le tour de Mme Verdier, un peu fiévreuse. Claire se disait que l'on n'en finirait jamais. Juliette n'avait-elle pas l'idée de se venir installer au pied du lit de Trottinette pour causer de l'absent. Ah bien ! il ne manquait plus que cela. Trottinette dut faire de l'autorité. Est-ce qu'il y avait du bon sens, quand on avait travaillé toute la journée, de vouloir passer la nuit à jaboter ! Il y a temps pour tout... Et puis, pour tout dire, elle-même était très fatiguée et avait grande envie de dormir.

— Alors, dit doucement Juliette, prête-moi la lettre de Victor.

Trottinette resta un instant interloquée. Au fond, comment refuser ? et il le fallait pourtant. Elle prit le parti de se montrer capricieuse et méchante et elle rabroua si bien Juliette que la pauvre fille s'en alla tout attristée.

Elle était bien surprise : mais elle l'eût été bien davantage encore si, à travers la porte, elle avait pu voir Clairette qui lui envoyait du bout des doigts deux bons baisers.

— Et maintenant que je suis tranquille, murmura Trottinette, tâchons de n'être pas trop bête.

Elle entr'ouvrit sa porte et écouta.

Sa mère était endormie. Aucune surprise à redouter.

Trottinette s'était réservé un petit cabinet, large tout au plus suffisamment pour contenir un lit, une petite table et une chaise.

Mais ce qu'elle avait voulu, avant tout, c'était d'être tout près de sa mère pour accourir au premier appel et aussi d'être absolument indépendante, quand, par exemple, il lui plaisait de travailler la nuit.

Les fissures de la porte étaient soigneusement garnies pour ne pas laisser filtrer un seul rayon de lumière.

Une petite fenêtre ouvrait sur l'immense espace de la gare des marchandises et, bien souvent la jeune fille, pensive, avait passé de longues heures accoudée là, et regardant l'étrange mouvement des lumières et des signaux.

Le mur de la maison touchait à celui du chemin de fer, et il n'était pas rare que Claire entendit la voix des hommes de peine, halant quelque wagon, justement au-dessous d'elle.

Elle alluma sa petite lampe et la plaça sur la table, puis elle prit la lettre de Victor et l'examina longuement.

L'enveloppe d'abord. Il n'était pas douteux qu'il y avait là, dans le coin à gauche, un pointillé qui ne s'était pas fait par hasard.

La ligne tracée avec l'extrême pointe de la plume était très nette, c'était bien l'avertissement convenu et pourtant la lettre présentait un sens positif et qui ne prêtait à aucune équivoque.

Elle la relut ligne à ligne, mot à mot, elle eut la pensée que les lettres qui commençaient les lignes pouvaient présenter un sens, mais l'expérience ne confirma pas cette hypothèse. Elle s'acharnait, torturant les moindres indications pour leur attribuer une signification. Rien, toujours rien.

Depuis plus d'une heure déjà, elle se livrait à ce travail ingrat, se sentant découragée.

Prête à pleurer, elle murmurait :

— Mon Dieu, que je suis niaise... et mon pauvre frère qui se fie à moi ! Al-lons, je n'ai pas le droit de me déclarer vaincue...

Et de nouveau elle examina l'enveloppe. Elle était faite de papier jaune, très fort, une sorte de parchemin, et tout à coup Claire s'aperçut qu'elle était doublée d'une espèce de toile.

Elle l'interposa entre son oeil et la lumière. Elle restait absolument opaque. Était-elle donc sur une fausse piste ! un instinct lui disait cependant que — comme on dit dans les jeux d'enfant — elle brûlait.

Retournant l'enveloppe, elle constata alors que l'autre côté, celui de la fermeture couvrait tout entier celui sur lequel se trouvait l'adresse. Oui, c'était cette double épaisseur qui empêchait le jeu de la lumière.

De la lame de ses ciseaux, elle coupa les bords de l'enveloppe, de telle sorte qu'elle se déployât tout entière, et de nouveau elle la regarda à la lumière.

Elle eut une exclamation de désappointement. Elle voyait bien au travers du parchemin, mais que voyait-elle ? un croisé de losanges très réguliers, produits évidemment par gaufrage mécanique, à la fabrication. Au milieu de chaque losange, un point ou plutôt une étoile.

Avait-elle fait fausse route ? Elle se reprit à étudier la lettre dans tous ses détails, mais sans que rien éveillât particulièrement son attention.

Elle se décida alors à tenter de décoller la toile intérieure de l'enveloppe. Or, elle s'aperçut bien vite que les bords seuls

étaient adhérents et sous la pointe de ses ciseaux, la toile se détacha tout entière et montra aux yeux de la jeune fille le croisé... et alors avec une stupéfaction qui se doublait d'une admiration émue par cette patience de prisonnier. Trottinette constata que lignes, losanges et fleurs centrales étaient constituées par des lettres d'écriture.

Elle éprouva un tel saisissement de joie qu'elle faillit crier.

Mais elle se contraignit et passa sa main sur son front moite de sueur, en même temps qu'elle éprouvait un sentiment de joyeux orgueil, tout heureuse d'avoir si bien compris son frère.

De fait, les surveillants se fussent-ils avisés de la supercherie qu'ils auraient renoncé à leur supposition, en regardant à la lumière ce tracé régulier et si délicat qu'il semblait impossible de le former à la main.

Et pourtant c'était bien une lettre, la correspondance secrète que les points de l'enveloppe annonçaient.

Les lettres étaient bien fines, mais Trottinette avait de bons yeux.

— Non, ma soeur bien-aimée, je ne suis pas résigné ; quand je parle de ma patience, je mens. Est-ce qu'on se résigne au tombeau, est-ce que l'enterré vivant ne s'arrache pas les ongles et les dents pour tenter de briser la prison qui l'enserme ! Ainsi de moi. Ah ! laissez-moi crier ma colère et mon désespoir ! Suis-je bien, suis-je mal ? est-ce que je le sais ?

— Ce que je sais, c'est que ces gens qui m'entourent sont des geôliers, sont des bourreaux, qu'il faut se soumettre sous peine des pires châtements... Je sais que je ne puis prononcer un seul mot, sans qu'on m'épie, que je ne puis faire un seul mouvement sans qu'on me surveille.

— La bienveillance même que certains me témoignent ne sert qu'à mieux me rappeler que s'ils le voulaient, ces gens ont le droit de me traiter comme un forçat. Il ne faut parler à des gens que je méprise — car il en est plus d'un qui ne mérite que le mépris, surtout parmi les plus hauts placés — que le bonnet à la main et en me courbant...

— Et voilà trois ans — trois siècles — que dure cet épouvantable supplice. Comprends-le bien, soeur, ce qui me pèse, ce qui m'irrite, ce qui m'affole, ce n'est pas le travail répugnant, quand il n'est pas libre, ce n'est même pas l'inévitable brutalité, la grossièreté de ces hommes qui ont charge de forçats ; non, c'est l'universel mépris qui plane autour de moi et dont rien ne me peut délivrer. Comprends-tu cela, être profondément, sincèrement honnête, et se sentir à tout instant sous le coup d'une défiance humiliante, voir chacune de ses démarches suspectée, être enveloppé de réprobation jus-

que dans la pitié qu'on vous témoigne et dont on vous juge à peine digne.

— D'abord, j'ai voulu crier à tous mon innocence ; mes compagnons m'ont raillé, puis ont menacé de m'assommer ; les supérieurs m'ont averti qu'ils ne pourraient tolérer des protestations auxquelles d'ailleurs ils ne croyaient pas, par devoir et aussi par expérience. On m'a dit que je mentais et il m'a fallu baisser la tête, m'excusant de mon innocence comme d'un crime. Songe donc que je suis condamné pour assassinat... et pour vol !

— Et j'ai passé des nuits entières à me déchirer la poitrine de mes ongles qui s'ensanglantaient, pour réprimer le désir fou qui me saisissait de me ruer sur ces railleurs, sur ces insulteurs, et d'en prendre un à la gorge le forcer à m'écouter et à me croire...

— Je t'épouvante, soeur, mais ne me comprends-tu pas ?... Voici trois ans que je me tais... trois ans que ma conscience se révolte et que mon coeur saigne... innocent ! innocent ! je suis innocent, et tous me croient meurtrier et voleur... Je ne veux plus que cela soit... j'ai attendu jusqu'au bout de ma patience... Pourquoi donc parlé-je aujourd'hui ? Je vais te le dire...

Claire pleurait et elle dut s'arrêter. Oui, elle comprenait ces cris d'angoisse et de douleur, elle devinait, en une nature franche et primesautière comme était celle de son frère, les horribles tortures qu'il avait subies, et véritablement maintenant, elle s'étonnait de son courage... Pauvre, pauvre Victor ! n'était-ce pas un éprouvable courage que de n'avoir pas songé à se tuer ?

Et comme cette pensée traversait son cerveau, ses yeux se reposèrent sur la lettre inachevée et ces mots la frappèrent comme la réponse qu'elle sollicitait :

— Tu te demandes, ma Clairette bien-aimée, pourquoi je ne me suis pas tué. Non, j'ai voulu vivre... parce que je veux sortir tête haute de l'abîme où des misérables m'ont plongé, parce que je ne veux pas laisser derrière moi, à vous que j'aime, la mémoire d'un criminel... J'ai vécu enfin, parce que je suis innocent... et que je veux le prouver... et aussi parce que je veux que les vrais coupables soient punis.

— Si j'ai attendu si longtemps pour te crier à toi mes désespoirs et mes colères, à toi en qui j'ai la confiance la plus absolue, c'est que je voulais t'épargner une souffrance inutile... oui, inutile, tant que je ne pouvais pas te dire : assez de soumission, assez de patience, assez de lâcheté, l'heure approche où je pourrai engager la lutte... Trois ans durant, j'ai pensé, j'ai médité, j'ai creusé l'horrible problème... et dans cette obscurité, enfin, une lumière s'est faite. Par une intuition née

de mon exaltation comprimée, j'ai deviné bien des choses; je ne sais pas encore, mais je pressens, et j'ai la conviction que mon instinct ne me trompe pas... je ne puis t'en dire plus maintenant...

"Venons à l'objet direct de cette lettre. Je ne doute pas que tu n'aies accompli ce miracle de t'être procuré la petite somme dont je t'ai parlé. Mais ce n'est pas tout, et le plus dur reste à faire.

"Un des prisonniers s'est évadé hier; il emporte une lettre pour toi avec certaines pièces de la plus haute importance. Cet homme sera à Paris dans les premiers jours de février... il t'attendra pendant trois soirées de suite en un cabaret, à l'enseigne des *Trois Voltigeurs*, dans l'avenue de Saint-Ouen, trois ou quatre boutiques après la fourche de l'avenue de Clichy. Ce que je te demande est atroce, mais, soeur, tu me pardonneras, tu me pardonnes. Il faut que tu ailles là seule... oui, seule, car cet homme, qui est évadé est défiant. Tu porteras une plume bleue à ton chapeau. Il te reconnaîtra et viendra à toi. Alors tu lui diras mon nom et il te parlera. Ce n'est pas un grand criminel, il a tué par amour... n'aie donc pas peur de lui. Mais il a hâte de quitter Paris, c'est pourquoi il m'a fixé ce délai de trois jours. Cette lettre t'arrivera-t-elle à temps? je veux l'espérer. En tout cas, si tu la reçois avant le 5 février il sera temps encore, mais alors ne perds pas une minute... songe que c'est là tout mon espoir et tout mon avenir.

"Après cette entrevue, quand l'homme — auquel tu remettras les cent francs — t'aura dit ce qu'il a été chargé par moi de vérifier, tu t'occuperas des instructions contenues dans la lettre qu'il t'aura remise.

"Puis avant de m'écrire, tu attendras une nouvelle lettre de moi. Envoie-moi seulement un mot banal. Il fait beau à Paris — signifiera que tu as vu l'homme et que tout marche bien. Si par malheur toute cette combinaison manquait, tu placeras la phrase suivante: Temps atroce à Paris.

"Et maintenant, ma bien-aimée Claire, toi qui es toute mon espérance, toi que je sais courageuse et dévouée jusqu'à mourir pour ceux que tu aimes, pardonne au pauvre forçat qui abuse de ton affection... et aime-le quand même...

"Je compte les jours, les heures... et j'attends... Je t'aime..."

Et comme elle achevait sa lecture, ayant le coeur serré d'une navrante étreinte, minuit sonna.

Elle tressaillit, se dressant... A quelle date se trouvait-on?

Au 4 février. Et le délai dont parlait Victor expirait le 5!

Mais alors, demain, peut-être, il serait trop tard!

Elle frissonna, car elle se souvint des instructions contenues dans la lettre de son frère... Il lui fallait aller le soir dans un ignoble cabaret, parler à un forçat évadé... le soir... mais il n'était encore que minuit.

En cette partie de Paris, les cabarets restent ouverts une partie de la nuit...

Pourquoi n'irait-elle pas ce soir même? L'homme certainement devait l'attendre, comme peut-être il devait l'avoir attendue la veille... Ne se fatiguerait-il pas de cette vaine attente... et alors, s'il ne revenait pas le lendemain... elle ne pourrait remplir la mission dont le martyr l'avait chargée... elle aurait manqué à son devoir de soeur et d'amie... Est-ce qu'elle avait le droit de faire cela?

Après tout, est-ce que la nuit faisait peur? Dernièrement encore ne l'avait-elle pas affrontée... et les grands restaurants de nuit du boulevard n'étaient-ils pas plus effrayants pour elle que les cabarets populaires?

Elle raisonnait encore, mais sa résolution était prise... Après tout, l'avenue de Saint-Ouen n'était pas très éloignée de la rue Cardinet... en un quart d'heure, elle serait à l'endroit désigné. Oui, c'était cela, il fallait agir sans une crainte, sans une hésitation.

Ah! une plume bleue à son chapeau! En un tour de main elle y fut adaptée et s'enveloppant de son manteau:

— Allons, fit-elle.

Mais pour sortir, il lui fallait passer par la chambre de sa mère.

Si elle allait se réveiller? Si elle questionnait, que lui répondre?

Doucement, glissant plutôt qu'elle ne marchait, Claire se trouva devant le lit de sa mère...

La pauvre femme dormait, pâle, si pâle!... Celle-là aussi était une martyre; le crime qui lui avait enlevé son enfant lui avait tué son mari, lui avait apporté la ruine et la misère... C'était pour elle autant que pour Victor que Trotтинette devait se sacrifier... qui sait!... un jour viendrait peut-être où tous ces mauvais rêves seraient dissipés...

Marchant à reculons, les yeux fixés sur sa mère, elle atteignit la porte de l'escalier, l'ouvrit, et ayant encore une fois tendu l'oreille, sûre que tout son monde dormait, elle descendit.

Elle avait toujours une clef de la porte d'entrée, au cas où son travail l'obligerait à rentrer tard.

Elle marchait si légèrement qu'elle n'éveilla pas le concierge, et bientôt elle se trouva dehors.

La nuit était froide, mais sans vent.

Hardiment, comme le soldat qui monte à l'assaut, Claire se lança à travers les rues désertes. Point de rencontres, elle préférait cela.

Du reste, quel danger avait-elle à crain-

dre? Elle se disait cela pour s'encourager, niant le péril pour n'en pas avoir peur.

Ce calme profond lui semblait de bon augure. Elle filait au long des maisons, se hâtant de franchir les coins, toujours plus traîtres.

Elle arriva enfin à l'avenue de Clichy plus éclairée et que remonte pendant une partie de la nuit la foule des vrais travailleurs et aussi des faux qui sont allés chercher fortune dans la grande ville, population curieuse, généralement lasse et traînant la jambe, donc peu redoutable.

Du reste, Trotтинette ne voyait rien, tout absorbée par ses pensées, regardant en elle-même.

Voici la fourche, avec son grand débit de vins, devant lequel s'empilent des écaillés d'huîtres.

Une des premières boutiques en tournant à gauche.

Justement un bec de gaz devant... *Aux Trois Voltigeurs*... elle était arrivée.

Elle s'arrêta. Le cabaret était encore éclairé, mais faiblement. La porte était fermée et les rideaux empêchaient de voir à l'intérieur.

Trotтинette eut un frisson; en vérité, le lieu n'était pas engageant... mais elle n'était pas venue si loin pour reculer au dernier moment.

Prenant comme on dit, son courage à deux mains, la jeune fille posa sa petite main sur le bec-de-cane, poussa la porte et entra.

Une odeur âcre la saisit à la gorge, et pendant un instant, l'épaisse fumée qui remplissait l'atmosphère l'empêcha de rien distinguer.

Il y avait là une dizaine de tables toutes occupées, et Trotтинette eut un serrement de coeur à la vue des types ignobles, vautrés, à l'air abruti.

Cependant nul n'avait paru s'apercevoir de son entrée; elle fit quelques pas en avant.

Le patron s'avança hors de son comptoir et, allant à elle, lui dit assez rudement:

— Qu'est-ce que vous voulez, vous?

Trotтинette connaissait trop son Paris pour s'étonner de cette brusquerie. Et comme elle ne voulait pas s'en aller tout de suite:

— J'ai soif, dit-elle, donnez-moi une groseille.

L'homme grogna quelque chose de désobligeant, mais comme, après tout, on demandait à consommer, il n'avait aucune raison valable de refus.

Il revint à son comptoir et prépara l'étrange mixture dans laquelle jamais il n'est entré la plus petite des ribésiées, — *vulgo* groseille, — mais qui n'en est pas moins du plus beau rouge.

De la façon la plus calme, et comme si le cabaret n'avait pas de secret pour elle, elle avisa un coin de table, et fort tran-

quille, alla s'asseoir à côté d'un bon piovrot qui dormait d'un sommeil non moins profond que celui de l'innocence.

Elle était là depuis quelques minutes, au fond assez embarrassée de sa petite personne, mais décidée, cependant, à ne pas désertir son poste, quand enfin un personnage qui se trouvait à une table, tout au fond du débit, se leva et venant droit à elle, la regarda :

Elle dit très doucement :

— Vous regardez la plume de mon chapeau... elle est bleue...

— Je le vois bien, dit l'homme. Après ?

— Après ? Si vous vous penchez un peu, je vous dirai un nom.

— Voyons.

Et l'homme, qui était grand, se courba vers elle :

— Victor Verdier, murmura-t-elle.

— C'est bien, dit l'homme. Levez-vous et suivez-moi.

Pour le coup, Claire faillit refuser. Ici, du moins, il y avait du monde, et elle n'ayant rien à craindre. Où cet homme prétendait-il la conduire ?

Pourtant cette hésitation ne dura qu'une seconde et la brave enfant obéit.

L'homme alla vers le comptoir et dit un mot tout bas au patron qui fit un signe d'assentiment :

— Par ici, dit-il.

Il ouvrit une porte et Trotтинette et son étrange compagnon se trouvèrent dans un petit cabinet vitré.

— Une bouteille et deux verres, dit l'homme, et ne nous dérangez pas.

La commande fut rapidement servie. Nos deux personnages restèrent seuls. Le messenger supposé de Victor était un homme d'une quarantaine d'années au visage creux, aux yeux enfoncés, aux cheveux épais fortement grisonnants. Les traits n'étaient pas laids, mais ils étaient déparés par une cruelle expression de souffrances et de colères contenues.

Il s'assit devant Trotтинette.

— N'ayez pas peur de moi, dit-il, je ne fais du mal qu'à ceux que je hais... D'abord, qui êtes-vous ?

La jeune fille avait le cœur serré ; aussi fut-ce d'une voix un peu étranglée qu'elle répondit :

— Le nom que je vous ai dit doit vous avoir instruit...

— N'importe... répondez-moi... fit-il rudement. Pour vous, je risque gros, c'est bien le moins que vous ne fassiez pas de façons...

— Eh bien ! je m'appelle Claire Verdier.

— Et vous avez un surnom...

— Oui, Trotтинette...

— C'est bien ça. Maintenant nous pouvons causer... et je ne suis pas fâché, car c'était bien le dernier soir que je passais dans cette satanée souricière. Je n'ai pas de temps à perdre... faisons vite...

avez-vous cent francs ?

Trotтинette était tout à fait remise.

— Pardon, fit-elle. Je suis venue, je vous ai donné un mot de passe, je vous ai dit mon nom, mais vous ne m'avez encore rien dit du tout, et je n'ai pas à avoir en vous plus de confiance que vous n'en avez en moi... A votre tour, qui êtes-vous ?...

L'homme la regarda d'abord les sourcils froncés, puis peu à peu son visage se dérida et se mit à rire.

— Tudieu ! fit-il, votre frère ne m'a pas trompé quand il m'a dit que vous étiez la plus crâne des petites Parisiennes...

— Vous êtes bien bon ! répliqua Claire souriant à son tour... mais vous ne répondez pas à ma question.

— Ma petite, dit l'homme d'un accent plus cordial, il ne convient pas d'être plus curieux qu'il ne faut ; mon nom ne vous apprendrait rien, car je suis bien certain que votre frère, qui est un honnête homme, a tenu sa promesse et ne vous a pas dit mon nom. **Qui** je suis, moins que rien, un malheureux, un numéro... n'en demandez pas plus... Pourquoi je suis ici... c'est parce que j'ai voulu rendre service à votre frère qui m'a aidé là-bas... et que j'aime bien... Si je vous demande si vous avez les cent francs, ce n'est pas que je veuille vendre les quelques renseignements que je vous apporte... mais vrai, si vous saviez comme j'en ai besoin...

Sa voix devenait rauque... il y passait des larmes.

— Voyez-vous, j'ai fait un mauvais coup... un guet-apens pour me venger d'un homme qui m'avait pris la femme que j'aimais... Oh ! on a bien fait de me punir, car au lieu de l'attaquer au grand soleil, j'avais agi lâchement... mais voilà, j'ai appris que la femme était mourante... dans la misère... alors je me suis sauvé pour venir arranger un peu de toutes ces affaires-là... et j'ai besoin d'argent... vous comprenez...

Il avait dit tout cela très bas, d'une voix qui s'éteignait.

Claire répondit :

— "Soyez tranquille... j'ai l'argent.

L'homme poussa un soupir de soulagement et sa figure s'éclaira de nouveau.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dit-il. Maintenant, c'est assez s'occuper de moi... à votre tour.

Claire l'interrompit :

— Mais d'abord, je vous en prie, parlez-moi de mon frère... est-il en bonne santé ? que fait-il ? Comme il doit être malheureux !

— Ah ! pour malheureux... oui, autant qu'on peut l'être... dame ! quand on est innocent !...

— Vous le savez ! vous le croyez !...

— Si je le crois !... je vous l'ai dit, je suis un criminel, mais je ne suis pas un malhonnête homme... j'ai tout de suite de-

viné que votre frère n'était pas comme les autres... il est défiant, ça se comprend... j'ai eu bien de la peine à l'amener à causer à cœur ouvert avec moi, mais à la longue j'y suis parvenu et alors il m'a raconté son histoire. Je n'ai pas douté un seul instant, ce qu'il disait était la vérité.

Trotтинette lui tendit la main.

— Merci, dit-elle, merci pour la joie que vous lui avez donnée...

— C'est vrai que j'étais le seul qui l'ait compris... et ça ne lui servait pas à grand-chose... car je dois vous dire, je suis un des mauvais sujets du bague... ce que j'en ai tâté du cachot !...

— Et il se porte bien ?

— Dites qu'il est robuste comme un chêne... et beau garçon... qu'est-ce qu'il a, vingt-deux, vingt-trois ans... il sortira de là et il a encore de l'avenir... Ce n'est pas comme moi qui suis un homme fini...

— Mon Dieu, je ne voudrais pas vous presser... mais il est si tard... et si vous me disiez...

— Ce que j'ai à vous dire... vous avez raison... mais il y a si longtemps que je n'ai parlé à des gens ayant figure humaine... J'arrive au fait... Je suis obligé de reprendre un peu haut... Nous causions souvent, votre frère et moi, de son affaire... et il me disait toujours : "Il y a un homme qui, j'en suis persuadé, est la cause directe de mon malheur." Naturellement, je demandais son nom... "Marinez !..." Je répondais : "Connais pas !" et ça en restait là... Or, un matin, il y a de cela trois ou quatre mois, Victor me dit : "Je ne vous ai jamais montré le portrait de ce Marinez ? — Non, jamais ! Comment l'avez-vous ? — Oh ! je l'ai fait de mémoire... et je vous jure qu'il est ressemblant !..." Il me montra alors un dessin très bien fait... car il a beaucoup de talent et il en a acquis encore là-bas... Le personnage était vivant... Or, en l'examinant, je pousse un cri ! Victor m'interroge... "Écoutez, lui dis-je, je puis me tromper, mais il me semble bien que j'ai vu cette tête-là quelque part..." Il me presse : réellement, j'hésitais à parler, parce que, quand on a une idée fixe, il ne faut pas trop l'entretenir... pourtant je ne croyais pas me tromper. Je me décide à lui dire ceci : "Le portrait que vous me montrez là ressemble, comme deux gouttes d'eau, à un personnage que j'ai connu à Pondichéry... — Ce doit être une erreur, reprend Victor, il habite Paris... — Soit, mais il ne l'a peut-être pas toujours habité... Celui dont je parle, je ne le connaissais que sous le nom de Babou, un surnom qui veut dire quelque chose comme le riche, le nabab." Il faut vous dire que j'ai été matelot et que j'ai bourlingué un peu partout. Il y a une dizaine d'années que j'étais à Pondichéry. Or, mon homme le Babou avait eu une aventure singulière.

"C'était, à ce qu'il paraît, un Portugais

qui avait épousé une Hindoue, une ancienne bayadère, qu'il avait achetée des brahmes qui font ce très joli commerce de chair humaine.

L'homme s'interrompit pour boire un verre de vin puis il reprit :

— Je n'ai pas le temps de vous expliquer ce que c'est que tout ce monde-là ; moi-même, d'ailleurs, je ne le connais guère. J'étais alors matelot sur un navire de commerce et je ne restais pas très longtemps dans le même port. Ces bayadères, qui sont le plus souvent des enfants abandonnées par leurs parents, reçoivent dans les temples l'éducation la plus épouvantable... vous êtes trop jeune pour que je vous explique cela. Donc le Babou — comme on l'appelait — était devenu amoureux d'une de ces créatures, l'avait achetée et épousée. Mais cette femme avait la nostalgie du temple et de ses mystères... elle ne pouvait pas se plier aux moeurs européennes et, pour tout dire, à l'honnêteté. Pourtant, elle était devenue mère... elle avait une petite fille. Il y a de cela quatre ou cinq ans, quand je vins à Pondichéry. Or, pendant que je m'y trouvais, il arriva qu'un beau jour l'Hindoue s'enfuit de la maison de son mari en emportant son enfant... il était évident qu'elle avait obéi aux brahmes et qu'elle était retournée vers eux... Le Babou, fou de rage et de désespoir, peut-être parce qu'en même temps sa femme lui avait emporté une grosse somme...

— Oh ! pourquoi dites-vous cela ? interrompit Trotтинette, puisqu'on lui avait emporté sa jeune fille... c'était bien assez pour justifier son désespoir...

— C'est possible... Toujours est-il qu'il faisait les cent coups, accablant les autorités de ses réclamations... mais il faut vous dire qu'il ne fait pas bon de se frotter à ces messieurs les brahmes et que tout le monde y compris le gouverneur et toute sa séquelle, a d'eux une peur bleue... Ils ont mille moyens de vengeance plus atroces les uns que les autres... celui-ci par exemple.

« Une nuit on se réveille environné, dans sa propre chambre de serpents noirs... on est piqué... on meurt et le lendemain matin, la chambre est vide et on croit à un accident... Bref, par les voies ordinaires, il n'y a rien à faire... »

Alors notre homme, qui était convaincu que sa femme et sa fille devaient se trouver dans un temple à quelques dizaines de lieues de là, réunit une troupe de malandrins bien payés... dont je consentis à faire partie... et qu'il conduisit bravement à l'assaut du temple en question, une vraie forteresse d'ailleurs...

« Ce fut là que je vis le personnage pour la première fois. Nous étions décidés à tout, il nous encourageait d'ailleurs par les plus belles promesses... et pour la plupart, nous n'avions rien à perdre, de

vrais chenapans, prêts à tout.

Nous croyions d'ailleurs que nous aurions bon marché de quelques vieux prêtres sans résistance... Nous voici arrivés devant le temple, une de ces bâtisses énormes de marbre et de grès qui ont des milliers d'années d'existence. Le Babou s'avance le premier et frappe.

« Une porte s'ouvre, un vieillard paraît, on parle dans une langue que d'ailleurs je n'entendais pas... mais ce qui était parfaitement clair, c'est que le brahme, après des signes énergiques de dénégation, referma sa porte... et que le Babou exaspéré revint envers nous, en nous donnant l'ordre d'attaquer.

« Nous ne le fimes pas répéter, car il y a des trésors dans ces temples-là et nous comptons sur un riche butin... nous nous lançons, les haches en main, les pistolets à la ceinture... Que se passa-t-il alors ?... »

« En vérité, je n'ai pas encore compris ce qui est arrivé... Comme nous frappions les portes à tour de bras, tentant de les enfoncer à coup de hache... tout à coup nous avons été environnés d'une flamme jaillie je ne sais d'où, quelque chose d'inférieur qui nous brûlait et nous entourait... Nous avons jeté nos armes et nous nous sommes enfuis en hurlant... »

« Ces diables d'Hindous ont des secrets diaboliques... En vain le Babou nous criait que nous étions des lâches et voulait nous ramener à la charge... nous n'avons rien voulu entendre et nous partîmes.

« Mais en voici bien d'une autre : quand nous sommes arrivés à Pondichéry, la maison du Babou brûlait... Quel incendie !... Il habitait un véritable palais... Le feu avait pris de tous les côtés à la fois... ce n'était plus qu'une fournaise... »

« Nul ne douta que l'incendie ne fût l'oeuvre des Hindous... Mais comment le prouver et, quand même on y fût parvenu, qu'aurait-on pu contre eux ?... Je ne sais rien de plus, étant parti quelques jours plus tard et n'étant jamais retourné dans le pays... »

« Mais seulement, au moment où je m'embarquais, on disait que le Babou était ruiné... Je ne sais pas si c'était vrai.

« Eh bien ! voilà l'homme que j'avais cru reconnaître dans le portrait dessiné par votre frère... C'était fou... C'était invraisemblable... et pourtant... »

— Est-ce que vous pouvez me montrer ce portrait ? demanda la jeune fille.

— Oui, tout à l'heure... attendez encore un instant... je craignais que l'âge différait de beaucoup, de plus de quinze ans, la ressemblance qui me frappait ne fût qu'une illusion... Alors votre frère, qui est vraiment très habile, m'a fait de tête un second portrait rajeuni... et cette fois, il n'y a plus de doute... c'était absolument mon homme... Tenez voici les deux portraits...

Il tira de sa poche une large enveloppe et prit quelques feuilles de papiers qu'il plaça sous les yeux de Trotтинette :

— Oui, oui, s'écria Claire, c'est bien Marinez, c'est bien ce méchant homme...

Elle examina aussi le second portrait qui rajeunissait sensiblement la physionomie qu'elle connaissait.

— On voit bien que c'est le même homme, dit-elle. Mais, ajouta-t-elle, quel est donc ce troisième dessin ?

— Ah ! celui-là, c'est encore le même personnage. Comme je m'étonnais de ce talent de rajeunissement, votre frère me dit en riant : « C'est une faculté que j'ai... Ainsi, je vais vous montrer ce que serait ce Marinez s'il était enfant... » et il a croqué ce dessin.

Claire l'examinait, étonnée, sans se rendre compte des motifs de sa surprise. Où donc avait-elle vu cette tête d'enfant ?

Tout à coup, elle poussa une exclamation... elle se souvenait...

Oui, ces traits ressemblaient étonnamment à ceux d'un portrait d'enfant qu'elle avait vu dans la chambre de Marinez... et qu'il s'était hâté de cacher aussitôt qu'il s'était aperçu qu'elle le regardait.

Ainsi ce portrait était celui de son enfant... de cette fille peut-être qu'on lui avait enlevée...

— Continuez, dit-elle, que savez-vous encore ?

— Il faut en effet que je me dépêche, car il est bien tard, et il se pourrait qu'on nous renvoyât. Quand j'eus convaincu votre frère que le sieur Marinez était bien l'homme que je connaissais, je lui fis une proposition. Il y avait bien longtemps déjà que je rêvais une évasion. Justement une occasion se présentait : par des circonstances qui ne vous intéresseraient pas, votre frère pouvait aider au succès de ma tentative. Je m'engageai s'il consentait à me prêter le concours dont j'avais besoin, à m'arrêter, pendant quelques jours à Paris, malgré le danger d'arrestation que j'y pouvais courir, et à constater par mes propres yeux si je ne m'étais pas trompé sur le compte de celui que j'appelais le Babou. De plus, — il ne faut pas m'en vouloir, — je lui demandais de me procurer les quelques sous nécessaires pour le voyage que j'avais à faire en province. Il consentit et ce fut alors qu'il écrivit.

— La lettre ne m'est arrivée qu'aujourd'hui même...

— Par ces temps d'hiver, le paquebot qui portait le courrier a dû éprouver du retard... enfin vous êtes venue à temps, je dis même qu'il vaut mieux que vous ne soyez venue aujourd'hui... car hier je ne savais rien...

— Et aujourd'hui ?...

— Laissez que je vous explique. Votre frère se rappelait bien l'adresse de ce Marinez.

— Rue Vieille-du-Temple.

— Oui, seulement l'homme avait déguerpi!... songez donc, depuis trois ans! Et je vous affirme qu'il n'a pas été facile à retrouver... Par bonheur, nous autres... nous avons notre police qui vaut bien l'autre... et en quarante-huit heures, j'ai retrouvé sa trace...

— Et où loge-t-il maintenant ?...

— Rue de la Roquette, 49, dans un vrai taudis... Je ne sais pas s'il fait de brillantes affaires, mais il n'y paraît guère... un bouge de réceleur... Je ne vous le cache pas, pour arriver à lui il avait fallu que je me fisse passer pour un voleur, ayant à se débarrasser d'un chopin, comme disent ces gens-là, et encore il a une façon de regarder ses visiteurs... il se défie de tout et de tous... D'abord il ne voulait pas me recevoir, m'examinant à travers un judas. Heureusement, on m'avait donné un mot de passe dont l'effet a été tout-puissant...

— Et qui est ?

— Vous voulez le connaître ?

— Qui sait ? cela pourra peut-être me servir...

— Vous avez raison... du reste, il n'a aucun sens... il faut dire : "Semer !" et répéter le mot quatre fois...

Trottinette, à mi-voix, répéta : Semer, Semer.

— Enfin, reprit-elle, vous l'avez vu...

— Oui...

— Eh bien ! était-ce bien l'homme que vous connaissiez ?

— Parfaitement... Le sieur Marinez n'est pas autre que le richard qui, autrefois aux Indes, s'appelait Babou...

— Et vous avez causé ?...

— Le moins possible... Je lui ai raconté l'histoire que j'avais inventée et il m'a dit de revenir que nous ferions affaire ensemble... mais j'avais tenu ma promesse... je ne sais pas à quoi cela pourra servir, mais cet homme est bien celui à qui les brahmes ont enlevé femme et enfant et pour le compte de qui j'ai failli me faire brûler la figure.

— Et il ne vous a pas reconnu ?...

— Oh ! après si longtemps...

Trottinette réfléchit un instant.

— Vous me laissez ces portraits ? dit-elle.

— Certainement, car votre frère m'a bien recommandé de vous les remettre ainsi qu'une lettre.

— Une lettre, oh ! donnez vite...

A ce moment, le marchand de vins, après avoir discrètement frappé à la porte, l'entr'ouvrit doucement :

— Vous savez, dit-il, qu'il est plus d'une heure et que les sergots me tomberaient dessus si je ne fermais pas.

— Nous partons, fit l'homme.

Il remit à Claire une lettre fermée, mais comme elle portait la main sur l'enveloppe pour l'ouvrir :

— Vous n'avez pas le temps, fit-il, attendez que vous soyez rentrée chez vous.

— Soit, mais dites-moi, si j'ai besoin de vous, ne me sera-t-il pas possible de vous revoir ?...

— Je ne puis rien vous affirmer à ce sujet. Mon absence de Paris peut durer plus ou moins longtemps et il se peut que j'aie me fixer hors de France. Je vous le répète, je suis tenu — et vous le comprenez — à la plus grande prudence.

— En ce cas, dit la jeune fille, je vous remercie profondément de ce que vous avez bien voulu faire pour mon frère... Voici l'argent qui vous a été promis ; mais ne croyez pas que je me considère comme quitte envers vous : à votre tour, si vous avez besoin de moi, n'hésitez pas à réclamer mon aide... elle vous est acquise d'avance... En attendant, donnez-moi la main.

L'homme eut un mouvement d'hésitation. Claire comprit :

— Donnez-moi la main, vous dis-je, n'êtes-vous pas l'ami de mon frère ?...

— Vous avez raison et j'accepte bien volontiers votre poignée de main. Il me semble qu'elle me portera bonheur.

Ils s'étaient levés, prêts à partir. Trottinette s'enveloppa de son manteau :

— Ecoutez, dit l'homme, à cette heure-ci vous pourriez faire une mauvaise rencontre, je vous reconduirai...

— Ma foi, dit Claire, on a beau n'être pas poltronne... j'accepte volontiers... du reste ce n'est pas loin...

Le compte réglé, le marchand de vins, qui avait mis les volets, leur ouvrit la porte en leur adressant des paroles de bonne chance.

Ils se trouvèrent sur le trottoir.

La porte s'était refermée derrière eux.

— Par ici, fit Trottinette, ce n'est pas loin.

Elle fit quelques pas pour regagner l'avenue de Clichy, mais à peine avait-elle fait quelques mètres qu'elle entendit un cri terrible suivi de jurons furieux...

Et se retournant elle vit que son compagnon venait d'être assailli par deux hommes qui l'avaient renversé, mais qu'il avait entraînés dans sa chute.

N'obéissant qu'à l'instinct de son courage, elle courut vers le groupe, comme si elle avait été assez forte pour lui prêter secours.

Maintenant il avait le dessous. L'un des assaillants avait pu se dégager de son étreinte, tandis que l'autre le retenait à la terre.

Claire vit celui qui était debout plonger sa main dans sa poche, sans doute pour en tirer un couteau, et saisie d'une pitié courageuse, elle se jeta sur lui en criant :

— Ne le tuez pas ! ne le tuez pas !

— Nom de D... ! cria celui-ci qu'elle avait ainsi saisi par le bras. Qu'est-ce que

c'est que celle-là et d'où sort-elle ?... Toi, cria-t-il à son acolyte qui luttait toujours avec le forçat évadé, tiens-le encore un instant que je mette cette petite poule dans l'impossibilité de nous faire des mistouffles...

Disant cela il avait tiré de sa poche une cordelette très fine et en un clin d'oeil ayant saisi les poignets de Trottinette, il lui ligota les mains avec une telle promptitude que la pauvre fille, épouvantée, se mit à crier de toutes ses forces au secours !

— Tais-toi, répéta l'homme, ou tant pis pour toi, je cogne.

— Au secours ! à moi, répétait la malheureuse enfant.

Le forçat avait fait un nouvel effort pour se dégager et si violent que l'autre appela son compagnon à son aide.

Trottinette affolée voulut profiter de cette diversion pour s'enfuir, mais ses mains liées lui firent perdre l'équilibre et elle tomba, criant encore à l'aide.

Les deux assaillants s'étaient relevés, tenant l'autre, qui maintenant les jambes entravées, gisait à terre comme un paquet.

Trottinette se sentit saisie de nouveau... alors, perdant la tête, elle se débattit criant plus fort...

Mais tout à coup, elle se sentit desserrer de l'étreinte qui l'avait saisie, deux hommes venaient d'accourir et, se jetant sur les assaillants les avaient abattus à terre...

De ces défenseurs improvisés un troisième accourait...

Et comme épuisée, brisée, elle tendait ses mains liées vers son libérateur, celui-ci s'écria :

— Trottinette !...

En entendant son nom, sans savoir qui le prononçait, la jeune fille s'évanouit.

Deux autres voix s'entendaient :

— Prenez garde, disait l'une, nous sommes agents de police... et nous allons faire usage de nos armes...

— Eh mais ! c'est M. Lamblin !

— Et vous, Fauvetin... quelle misérable besogne faites-vous donc, à cette heure-ci ?...

— Et de quel droit attaquez-vous cette jeune fille dit celui qui soutenait Trottinette dans ses bras...

— Allons bon ! s'écria Fauvetin, — car les deux hommes qui s'étaient jetés sur le compagnon de la jeune fille étaient bien deux agents de police dont Fauvetin lui-même, — voilà M. Glencoe, maintenant ! Ah bien ! vous avez de la chance que ce soit vous... car mon revolver allait causer...

— Encore une fois, reprit impatiemment l'Ecoissais, pourquoi vous attaquez-vous à cette jeune fille ?

— Eh pardieu ! parce qu'elle s'est jetée sur nous comme une furie, pour défendre

ce particulier-là...

— Qu'est-ce que cet homme?...

— Un forçat évadé, rien que cela... et qui vaut autant qu'elle, c'est-à-dire pas grand'chose...

— Mais vous ne l'avez donc pas regardée! dit Glencoe.

Fauvetin se rapprochait:

— Ma foi, dit-il, elle a cogné, j'ai cogné...

Il vit la jeune fille et s'arrêta interdit:

— La petite Verdier... ce n'est pas possible...

— Eh! mais, dites donc, Fauvetin, pendant que vous causez, je ne suis pas à la noce, moi...

C'était le second agent qui parlait, et de fait il ne devait pas être à son aise, car celui qui l'avait attaqué lui avait ramené les deux mains derrière le dos et le soulevant de terre l'avait jeté sur ses épaules, comme font les forts de la halle d'un sac de farine...

— Lâche-le, Béru, prononça l'Ecos-sais.

Et le matelot obéissant le laissa retomber sur ses pieds.

— Voyons, dit Fauvetin, il s'agit pourtant de s'entendre... Je suis ici en service. J'ai donc dans ma poche un mandat contre ce forçat... et il faut que force reste à la loi... Maintenant, pour cette petite-là, il serait bon de savoir ce que tout cela signifie.

— Elle est évanouie, dit lord Glencoe, et hors d'état de s'expliquer.

— Soit, mais le forçat a une langue... qu'il cause...

— Je n'ai rien à dire...

— Tu ne nieras pas que tu es Pierre Vachot, condamné à quinze ans de travaux forcés pour meurtre?

— Je ne nie rien...

— C'est heureux...

— Mais cette petite... comment se trouvait-elle avec toi?

Celui qu'on venait d'appeler Pierre Vachot hésita un moment avant de répondre puis il dit:

— C'est la meilleure et la plus honnête des filles...

— Ecoutez, dit brusquement lord Glencoe, ma voiture nous attend à quelques pas d'ici, à la place Moncey... Il faut que cette jeune fille reçoive des soins... Je vous propose ceci... Vous allez conduire votre prisonnier chez moi, au boulevard de Courcelles... et là nous discuterons sur ce que nous avons à faire...

— D'autant plus, maître Fauvetin, que nous avons à causer très sérieusement de certaine expédition que nous avons faite ce soir.

Il faut dire que le journaliste, le lord et Béru lui-même était assez bizarrement accoutrés, en veston et coiffés de casquettes qui ne leur donnaient pas une apparence parfaitement distinguée.

— Ce que vous me demandez là est bien grave, fit Fauvetin, dont la conscience d'agent se prêtait difficilement à ces compromis...

— Fauvetin, reprit le journaliste, vous m'avez souvent parlé de votre reconnaissance... le moment est venu de le prouver...

— Vous avez raison... arrive qui plante j'ai confiance en vous et vous ne me demandez rien contre mon devoir...

— En avant donc et éclaircissons tout cela...

Lord Glencoe était parti en avant au pas de course, emportant la jeune fille toujours évanouie et qui ne pesait pas plus qu'un enfant à ses bras nerveux.

Il la déposa sur les coussins. Puis il attendit, réfléchissant. Cette subite rencontre le troublait.

Comment Trottnette pouvait-elle se trouver à pareille heure en compagnie d'un misérable recherchée par la police?

Déjà, il y avait quelque temps, elle lui était apparue, la nuit, dans un lieu peu recommandable, et en butte à des attaques dont le hasard avait voulu qu'il la défendit.

Il eut comme un moment de défiance. Cette petite prenait décidément trop de place dans sa vie... Et pourquoi donc, cette nuit même, s'était-il si fort occupé du drame du passage du Caire?

Songeait-il uniquement à punir la coupable Maïa?

A ce moment, les deux agents arrivaient avec leur prisonnier et Lamblin.

— Où donc est Béru? demanda lord Glencoe.

— Il nous faut une femme pour soigner la pauvre Trottnette... j'ai envoyé chercher...

— Qui donc?

— Une femme qui, elle aussi, a beaucoup à expier, répliqua Lamblin.

Cependant le cortège ne se mettait pas en marche. Lord Glencoe restait immobile, la main sur la poignée de la portière.

— Partons, dit Lamblin.

— Pardon, mon ami, lui dit doucement l'Ecos-sais, rendez-moi, je vous prie un service.

— Volontiers, dites vite...

— Montez dans la voiture auprès de cette jeune fille, moi je vous suivrai à pied, je préfère cela, j'ai besoin d'air.

Il sembla à Lamblin que la voix du lord était singulièrement altérée... Il le regarda, puis comprenant que le devoir de l'amitié est la discrétion:

— J'y consens, dit-il.

Et il monta.

Trottnette n'avait pas fait un mouvement. La syncope se prolongeait et il avait hâte d'arriver.

La voiture se mit au trot. Les hommes suivaient au pas de course. Fauvetin avait détaché les entraves qui liaient les

jambes du forçat, non sans lui avoir fait observer qu'à la moindre tentative d'évasion la balle de son revolver saurait bien le rattraper...

— Vous feriez bien mieux d'avoir confiance en moi, dit l'homme.

— Au moins, reprit Fauvetin, explique-moi comment cette jeune fille était auprès de toi...

— C'est son secret encore plus que le mien, et je n'ai le droit de rien dire, sinon qu'elle mérite tout votre respect...

Fauvetin eut une légère grimace.

Certes il n'avait que des préventions favorables pour la fille des Verdier, ainsi qu'en témoignait la façon dont il avait rendu compte de ses démarches à Lamblin... mais ce qui se passait là déroutait toute sa jugeotte...

Persuadez donc à un agent de police que son gibier est hanté par d'honnêtes gens!

La distance de la place Moncey à l'hôtel Glencoe était courte.

Un quart d'heure après, les portes de l'hôtel s'ouvraient devant la voiture qui venait de s'arrêter au vestibule.

Il y avait toujours deux domestiques de garde, de ces valets anglais, sévères et gourmés, qui ne s'étonneraient point, même si leur maître revenait sur les mains... toujours respectueux, c'est la règle.

Aussi leur face ne fit-elle pas un pli quand lord Glencoe, en son costume de rôdeur de barrières, introduisit les deux agents de police et le forçat, dont la mise — ils s'étaient roulés à terre — n'était pas, on le comprend d'une correction achevée.

Puis Lamblin parut, soutenant Claire qui commençait à revenir à elle et qui, pâle comme une morte, n'ayant aucune notion de ce qui se passait, s'avancait péniblement, pareille à une morte qui marche.

Sur un ordre du lord, l'hôtel s'était éclairé, et tandis que les deux agents et leur prisonnier étaient conduits dans un salon du rez-de-chaussée, Claire, soutenue par le journaliste, entra dans la chambre même du lord.

Lamblin la prit dans ses bras et la déposa sur le lit.

Au même instant une voiture lancée au galop entra dans la cour et Béru criait de sa grosse voix:

— Ça y est! la v'là!

Lamblin courut au-devant de Mme de Sorgues qui arrivait:

— Merci, lui dit-il tout bas, merci d'avoir tenu votre promesse...

— Nous n'avons pas été long, fit Béru avec un bon rire. En v'là une petite dame qui ne fait pas de façons pour sauter en bas du lit... et elle s'habille... prttt!... à la vapeur...

— Venez, lui dit le journaliste.

Et l'ayant conduite auprès de Claire:

— Je vous prie, dit-il, de soigner cette jeune fille, comme si elle était votre soeur. Dès qu'elle sera en état de parler et d'entendre, soyez assez bonne pour nous faire appeler.

Angèle regardait Trottnette qui maintenant, les yeux fermés semblait dormir...

— Oh!! comme elle est jolie, fit-elle.

Lamblin sourit.

— Allons, dit-il à mi-voix, voici un cri du coeur qui prouve que vous devenez meilleure...

Et il sortit, la laissant avec la jeune fille.

Il vint rejoindre lord Glencoe qui questionnait les hôtes singuliers qu'il recevait dans sa maison.

Voilà ce que racontait Fauvetin.

— Voilà ce que c'est... Aujourd'hui, à sept heures, un personnage s'est présenté à la Sûreté et a demandé à parler au chef... celui-ci m'a immédiatement fait appeler... C'était une dénonciation: un forçat évadé qui se trouvait à Paris et que le dénonciateur assurait devoir passer la soirée chez un marchand de vins de l'avenue de Saint-Ouen. Il disait l'y avoir vu entrer et s'y installer... c'était tout, mais c'était assez. Le temps de prendre le signalement de l'homme recherché et je me mettais en quête avec le camarade... Je suis d'abord entré dans le débit pour y prendre un verre et faire mes petites observations... L'homme y était. Mais nous avons pour première consigne de ne pas faire de scandale, et dans ce caboulot-là, il y avait un tas de types avec qui, si celui-ci avait résisté, la chose ne se serait pas passée en douceur. Alors nous avons pris le parti d'attendre dehors... Vous savez le reste, mais dès que le bonhomme est sorti, nous avons sauté dessus...

— Mais, interrompit lord Glencoe, comment expliquez-vous que cette jeune fille se trouve mêlée à cette aventure?

— Pour ça, interrompit Fauvetin, je n'y comprends pas grand'chose... Nous avions bien vu, vers minuit, une donzelle entrer, mais ça arrive à tous moments et nous ne pouvions deviner pour qui elle venait. Elle est sortie la première, et, comme notre mandat ne concernait que l'homme, nous étions absolument décidés à la laisser tranquille... quand elle est revenue vers nous pour défendre notre bonhomme. Dame!! alors la moutarde m'est montée au nez... on n'est pas des saints!... et je me défie des griffes des femmes. Je n'ai même pas regardé sa figure, d'ailleurs presque complètement cachée par une voilette, et j'ai pincé la petite... qui se débattait... je vous réponds qu'elle a de l'énergie, l'enfant!

— Mais maintenant, reprit l'Ecosseis en se tournant vers le prisonnier, ne pourriez-vous dire comment Mlle Verdier se trouvait avec vous.

— Encore une fois, répondit l'homme,

je suis obligé de vous répondre comme déjà je l'ai fait à Monsieur, — et il désignait Fauvetin, — j'attendrai que Mlle Verdier parle elle-même, si elle le juge convenable.

A cette réponse, un silence succéda.

Lord Glencoe était pâle.

On frappa à la porte et un laquais parut:

— La dame qui est là-haut prie M. Lamblin de monter.

Comme le journaliste se levait pour obéir à cet appel, lord Glencoe fit un mouvement comme pour le suivre. Mais il retomba sur son siège et ne bougea pas.

Angèle vint au-devant de Lamblin.

— Cette enfant, dit-elle, est dans un état nerveux qui m'inspire quelque inquiétude, je crois qu'il faudrait un médecin.

— Puis-je la voir?

— Certes, entrez!

Couchée maintenant, le visage plus blanc que les draps qui l'enveloppaient, Claire, les yeux grands ouverts, semblait en proie à une terreur intense... Elle ne parlait pas, mais ses lèvres étaient secouées par un tremblement convulsif, ses mains s'agitaient comme pour repousser un ennemi imaginaire.

Lamblin alla vers elle et lui prit la main.

— N'ayez pas peur, mon enfant, lui dit-il doucement, vous êtes au milieu d'amis.

Elle tourna vivement la tête vers lui et le contempla longuement, fixement, puis se rejetant en arrière avec un cri:

— Innocent, cria-t-elle, je vous dis qu'il est innocent...

Lamblin adressa un signe à Mme de Sorgues pour lui recommander le silence.

— Vous dites la vérité, répondit-il d'une voix grave, Victor Verdier est innocent.

Claire ressaillit. Une expression d'ineffable joie se répandit sur son visage... Lamblin continuait, parlant d'un accent contenu qui devait parvenir au cerveau de la jeune fille, comme une voix de rêve:

— Qui, il est innocent et des amis sincères, dévoués, se consacrent à sa défense, à son salut... ayez confiance et ne redoutez rien... la justice viendra à son heure.

Elle avait reposé sa tête sur l'oreiller, déjà plus calme.

Lamblin lui parla encore, plus bas, la berçant de paroles d'espérance et peu à peu sur ses lèvres, qui reprenaient leur rose couleur, un sourire passait... sa respiration devenait plus égale.

La voix de Lamblin baissa encore, puis peu à peu s'éteignit.

Elle dormait, mais si calme maintenant que la crise était évidemment conjurée.

— Quel magicien êtes-vous donc, demanda Angèle, pour opérer de tels miracles?

— Ma chère amie, fit le journaliste en souriant, ceci est un genre spécial de magnétisme... à la portée de tout le monde, et qui s'appelle la bonté...

Mme de Sorgues ne répondit pas, mais une morne tristesse éteignit son regard... c'est que depuis l'horrible tragédie dont elle avait été la cause directe, un immense déchirement s'était fait en elle: elle avait compris toute la vanité de ses petites vanités de femme, toute la cruauté de ses mesquines vengeances... Voici que, pour la seconde fois, elle avait poussé des êtres humains à la mort...

Ce n'était pas le remords brutal qui l'angoissait, mais quelque chose de plus douloureux peut-être, un mépris d'elle-même, une désespérance d'être bonne... elle eut donné sa vie avec joie pour se racheter... mais en nos civilisations positives, ces sacrifices sont impossibles... à moins de tels hasards...

— Je vous prie de rester auprès d'elle, reprit Lamblin, et à la première alerte de nous rappeler.

— Comptez sur moi. Ah! j'oubliais...

— Quoi donc?

— Tout à l'heure, pendant que je déshabillais cette pauvre fille, des papiers sont tombés de son corsage... je les ai ramassés, les voici.

Et elle tendait à Lamblin une enveloppe ouverte.

Celui-ci hésita un moment à les prendre, puis, réfléchissant, il les reçut:

— Je ne sais, dit-il, si cela nous sera utile... nous verrons.

Il trouva dans l'escalier lord Glencoe qui l'attendait.

— Eh bien! lui demanda brusquement l'Ecosseis.

— Rien de grave... la secousse a été rude... certes, cette enfant est courageuse et forte... mais la nature ne peut résister à de semblables assauts...

— Est-elle donc en danger?

— Non, certes, mais il nous sera impossible de l'interroger cette nuit. Elle s'est endormie, et j'estime qu'elle en a pour plusieurs heures...

Lord Glencoe lui serra vivement la main. Encore une fois Lamblin le regarda avec surprise. Il avait des allures qui déroutaient l'observation si fine du journaliste.

Mais Lamblin ne s'y arrêta pas.

— Si vous m'en croyez, dit-il, nous tâcherons d'obtenir de cet homme les renseignements qu'il possède, j'en suis convaincu... Claire Verdier est une honnête fille...

— N'est-ce pas? interrompit le lord.

— Pour cela, je n'en doute pas, et je ne m'explique sa présence en ce lieu étrange où nous l'avons trouvée que par quelque cause grave et à laquelle son frère ne doit pas être étranger.

▲ mesure qu'il parlait, la physionomie

de lord Glencoe s'éclairait.

— Vous avez raison, dit-il, allons.

Ils rentrèrent dans le salon.

— Pardon, messieurs, dit Fauvetin, mais mon camarade et moi, nous sommes en observation depuis sept heures du soir et nous n'avons rien pris... s'il était possible...

— De souper... certes... et je m'excuse de n'y avoir pas songé.

Il sonna et donna des ordres.

Le prisonnier, absorbé dans ses réflexions, n'avait pas paru entendre.

— Mes ce gaillard-là a peut-être faim, lui aussi, dit Lamblin.

Pierre leva la tête.

— Faim, dit-il, non... j'ai la fièvre... j'ai soif...

— Eh bien! reprit le journaliste, si M. Fauvetin le permet, nous sommes prêts à vous admettre à notre table...

Et comme l'homme faisait un mouvement de surprise:

— A une condition cependant, ajouta Lamblin.

L'homme répondit doucement:

— Je n'ai pas à discuter... parlez.

— Répondez-nous franchement... il est bien vrai que vous êtes un forçat évadé?

— C'est vrai.

— Quel a été votre crime?

— J'ai tué...

— Pour voler?

L'homme se redressa:

— Non, non, cria-t-il. Je jure sur la tête de...

Il n'acheva pas comme s'il eût peur de commettre un sacrilège.

— Fauvetin, demanda le journaliste, cet homme dit-il la vérité?

— Oui, dit l'agent, j'ai eu tout à l'heure en main l'extrait du jugement qui le concerne... il a été condamné pour meurtre... mais avec préméditation et guet-apens.

— Ecoutez-moi, cria Pierre, je ne mens pas... je ne suis pas de ces criminels qui plaident leur innocence... j'ai été coupable... j'ai guetté l'ami de la femme que j'aimais, et je l'ai tué... voilà ce que j'ai fait... Mon vrai crime, c'est d'avoir été lâche et d'avoir surpris le misérable sans défenses... mais je ne suis pas un voleur, aussi vrai que je m'appelle Pierre Vachot.

Il avait crié son nom avec force dans une suprême expression.

Lord Glencoe poussa un cri de surprise.

— Vous vous appelez Vachot? fit-il.

— Oui...

— N'avez-vous pas des parents... ou des parentes?...

— J'ai une soeur... oh!! la misérable... c'est elle qui m'a perdu...

— Et cette soeur qu'est-elle devenue?

— Puis-je le savoir... depuis si longtemps que je suis là-bas? mais elle était déjà lors de ma condamnation la pire des

pareseuses...

— Elle s'appelait Sidonie?...

— Comment savez-vous son nom?...

— C'est donc bien celui-là?...

— Oui, oui! Oh! je devine, c'est la misérable qui m'a rencontré, qui m'a dénoncée...

— Non, interrompit Fauvetin, vous avez été dénoncé par un homme, je vous l'ai dit... et parbleu, ajouta-t-il en se tournant vers Lamblin, par quelqu'un dont nous parlions, il n'y a pas bien longtemps... qui a été mêlé de très près à l'affaire de cette pauvre Trott...

Il s'arrêta, s'apercevant que, sans y songer, il trahissait le secret professionnel.

Mais déjà Lamblin avait compris et s'écria:

— Le vieux Marinez!...

— Non! non! protesta Fauvetin.

Mais Pierre Vachot s'écria à son tour:

— Marinez! ah! le gredin, j'aurais dû m'en douter.

— Vous le connaissez donc? fit Lamblin surpris.

— Si je le connais... le vieux bandit... oui, il m'a filé, il se défiait et il m'a vu entrer chez le marchand de vins où j'ai passé la soirée à attendre la pauvre fille. Oui, le bandit... mais il ne le portera pas en paradis et si je puis aider à lui faire couper le cou...

Le laquais, très correct, prononça les mots sacramentels:

— Mylord est servi.

— Pas d'exceptions, n'est-ce pas, Fauvetin? demanda Lamblin.

L'agent eut un mouvement d'épaules.

— Bah!! fit-il, puisque je suis en veine d'irrégularités... Décidément, ajouta-t-il en souriant, vous me faites faire tout ce que vous voulez...

II

Certes la vie réserve à l'homme d'étranges surprises, mais en vérité, celui qui aurait jeté un regard dans la salle à manger du millionnaire écossais aurait pu à bon droit être singulièrement étonné, s'il eût connu la qualité des onvives que servaient deux laquais à habits noirs et à gants blancs... car, à vrai dire, il n'est pas fort ordinaire de voir à la même table un lord anglais, un journaliste, deux agents de police... et un forçat évadé.

Le plus stupéfait était sans contredit Fauvetin. Ah!! si les jaloux de la préfecture le voyaient! quelle belle matière à rapport contre un collègue...

Vachot, malgré ses préoccupations, était ébloui, étourdi. La beauté des boiseries, l'épaisseur des tentures, puis l'éclat des cristaux, tout cela le grisait. Il lui semblait qu'il se perdait dans un rêve. Il se demandait si c'était bien lui qui était là, lui le misérable qui n'avait connu depuis si longtemps que le dur régime du

bagne... et il se demandait si vraiment il lui faudrait dès le lendemain, être plongé de nouveau dans les prisons, sur la route de l'enfer. Mais qu'était-ce donc que ces deux hommes qui étaient apparus tout à coup et qui semblaient exercer sur les agents de police une autorité incontestée?

Il n'était pas éloigné de les tenir pour des êtres surnaturels, tout-puissants redresseurs de torts, quelque chose comme des Don Quichotte parisiens.

En quoi d'ailleurs il ne se trompait pas si fort.

Il ne raisonnait guère, d'ailleurs, s'engourdisant au bien-être de ce repas, si à point venu pour lui, qui était à jeun depuis le matin, et il sentait peu à peu la volonté l'abandonner.

Quelle tête eût d'ailleurs été assez forte pour résister à cette subite transition de l'atroce misère du bagne à ce bien-être et à ce luxe! Il y a des ivresses inévitables.

Et de fait, à peine Pierre Vachot eut-il mangé un morceau de viande froide et bu un verre de vin, qu'en vérité, il semblait qu'il ne fût plus le même homme: son visage s'était éclairé, ses yeux brillaient comme en une subite résurrection.

Glencoe et Lamblin avait échangé un coup d'oeil.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que le forçat devenu loquace, répondait sans hésitation à toutes les questions qui lui étaient adressées. On connaissait toute sa vie, les tortures de jalousie qu'il avait endurées et celles qu'il ressentait encore aujourd'hui, ayant appris que la femme qu'il avait aimée, — qu'il aimait encore, — était malheureuse, hors d'état de nourrir l'enfant du forçat, une petite fille qui devait avoir six ans...

— Et je vais aller la trouver, s'écriait le malheureux oubliant qu'il était retombé aux mains de la police, à Tours où elle est, et je lui dirai: "J'oublie tout... je pardonne... me voilà, mais là où, en liberté, je pourrai travailler à en mourir pour vous faire vivre."

Lamblin regardait Fauvetin qui, attendri par l'excellent vin qu'il dégustait, avait les yeux humides...

— Eh bien! mon brave, dit-il à Vachot, on ne sait pas ce qui peut arriver, votre rêve n'est peut-être pas irréalisable... seulement, si vous voulez que nous vous aidions, il faut que vous nous aidiez vous-même...

— Mais je ne demande pas mieux, s'écria le forçat, que voulez-vous de moi?... pourvu toutefois, ajouta-t-il plus bas, que ce ne soit pas de commettre une mauvaise action qui me renvoie là-bas...

— C'est beaucoup plus simple... dites-nous pourquoi Mlle Verdier se trouvait avec vous...

— Ah! vous voulez savoir...

Le forçat hésita un instant encore... il lui semblait qu'en parlant il manquait à

un devoir. Mais Lamblin reprit d'une voix grave, en le regardant bien en face :

— Vachot, nous sommes d'honnêtes gens et vous pouvez avoir confiance en nous... nous portons le plus grand intérêt à cette jeune fille et, si nous voulons être instruits, ce n'est que pour lui faire du bien...

— En ce cas, s'écria l'homme, je parle.

Et rapidement il raconta comment il était porteur du message de Victor Verdier pour sa soeur, comment, chargé d'une mission de confiance et l'ayant menée à bien, il ne s'était trouvé avec la jeune fille que pour lui en rendre compte.

Quelle était cette mission? Une fois lancé sur la voie des confidences, l'homme ne fit aucune difficulté de raconter l'histoire de Marinez.

Avec quelle attention les témoins de cette scène écoutaient ce récit, il est facile de le deviner.

Quoi! ce Marinez, ce personnage mystérieux qui, dans le procès Verdier, avait déployé une hypocrisie presque géniale pour arracher au jury une condamnation était le même qui jadis, à Pondichéry, était riche entre les riches.

— Ah! si Mlle Trottinette était là, s'écriait Vachot, elle vous donnerait bien la preuve que je dis la vérité... car je lui ai remis le portrait de ce gredin, et elle l'a reconnu tout de suite...

Lamblin se souvint tout à coup des papiers que Mme de Sorgues lui avait remis. Il les tira de sa poche, puis les montra à Vachot :

— Ce portrait, lui demanda-t-il, ne se trouverait-il pas dans cette enveloppe?

— Si fait, s'écria le forçat. Donnez donc.

Et prenant l'enveloppe des mains de Lamblin :

— Regardez, dit-il, et puisque vous connaissez ce bandit de Marinez, dites-moi si ce n'est pas lui...

Lamblin et Glencoe poussèrent un cri : la ressemblance était frappante.

— Jugez-en, Fauvetin, dit Lamblin en passant le portrait au policier.

— Parfait, fit l'agent, voilà qui vaut mieux que tous les signalements du monde.

Tout à coup, Glencoe s'écria à son tour :

— Mais qu'est-ce donc que ce second portrait? Marinez avait-il donc un fils?...

— Non, non, dit Vachot.

Et il expliqua comment Verdier avait reconstitué d'intuition un portrait rajuni.

Lord Glencoe ne le quittait pas des yeux un peu pâle :

— Lamblin, fit-il, regardez ce portrait et dites-moi si vous le reconnaissez...

Le journaliste le prit à son tour : une exclamation monta à ses lèvres, mais sur un signe de Glencoe, il se tut.

— Un dernier mot, fit lord Glencoe, car

en vérité, il est temps que vous preniez les uns et les autres un peu de repos.

— Mais il faut que nous nous en allions, dit Fauvetin. Nous devons conduire...

Le policier avait encore la notion du devoir, et il comprenait qu'il lui fallait remettre le forçat aux mains de l'autorité.

Lamblin l'interrompit.

— Fauvetin, je ne veux pas vous rappeler encore une fois ce que vous m'avez dit tant de fois... L'occasion se présente pour vous de me payer en une seule fois les services que j'ai pu vous rendre, donc laissez-moi faire... Je vous donne ma parole d'honneur — et vous savez si vous pouvez y croire — qu'en tout ceci vous ne serez pas compromis... j'irai plutôt moi-même jusqu'au préfet, mais il y a plus... vous nous aidez à une bonne action. Fiez-vous à moi... et ne craignez rien...

— Eh bien! tant pis, allons-y... je ferai ce que vous voudrez... Quant à toi, ajouta-t-il, en se tournant vers son acolyte, un rougeaud tout jeune à figure de paysan et qui regardait et écoutait, l'air ahuri, sans prononcer un seul mot, tu sais tout ce que je fais est bien fait et si tu te permets une observation...

— Oh! je suis tranquille, dit le sous-policier. Si ces messieurs-là me faisaient perdre ma place, ils m'en trouveraient une autre, et je n'en serais pas fâché, parce que, entre nous, je n'aime guère ce métier-là...

Fauvetin éclata de rire :

— Tu n'est pas si bête que tu en as l'air, fit-il. Donc, monsieur Lamblin, à vos ordres, tant qu'il vous plaira, moi et le copain : seulement que le bonhomme — et il montrait Vachot — ne nous brûle pas la politesse...

Glencoe se retourna vers le forçat :

— Dès demain matin, dit-il, nous enverrons à la femme dont vous nous parlez les moyens de vivre, et si vous le voulez, de venir à Paris...

— Vous feriez cela! s'écria le forçat.

— Je m'y engage, mais à votre tour, donnez-moi votre parole d'honneur...

— Oh! monsieur Glencoe, protesta Fauvetin qui ne croyait pas à l'honneur d'un forçat.

Glencoe lui imposa silence d'un geste, puis s'adressant de nouveau à Vachot :

— Donnez-moi votre parole d'honneur, répéta-t-il, que vous ne chercherez pas à vous évader.

Vachot regarda Fauvetin :

— C'est vrai, dit-il, j'avais oublié que je ne suis pas libre... Eh bien! que Monsieur me regarde bien dans le blanc des yeux et qu'il me croie quand je lui jure que je ne ferai pas l'ombre d'une tentative pour lui échapper.

D'un geste involontaire, Fauvetin lui tendit franchement la main :

— Tope-là, fit-il, puisque c'est le monde renversé, ne faisons plus la petite bouche.

— Et maintenant, Vachot, dit l'Ecos-sais, répondez je vous prie, à une question...

— Interrogez...

— Votre soeur Sidonie Vachot est-elle capable de commettre un assassinat ou tout au moins d'y aider?...

— Elle est capable de tout... d'ailleurs, vous savez sans doute qu'elle a été condamnée à cinq ans de prison pour vol avec effraction...

— Oui, dans l'affaire de la bande Catelot, confirma Fauvetin.

— Et, continua Glencoe, à mener une vie, j'ai tout lieu de la soupçonner d'avoir trempé dans un crime infâme commis il y a quelques années... Auriez-vous quelque moyen de l'amener à faire des aveux?...

Vachot réfléchit un instant.

— Pourrait-on retrouver à Paris, dit-il, un individu nommé Flipot?

— Flipot? fit le policier, cherchant dans sa mémoire, qu'est-ce qu'il fait, ce particulier-là?

— C'était, quand je l'ai connu, un étudiant de quinzisième années... qui jamais ne parvenait à passer ses examens de médecine... une espèce de gredin qui était l'ami de Sidonie et qui se livrait à toutes sortes de métiers louches...

— Attendez donc, fit Lamblin, mais, si j'ai bonne mémoire, dans l'affaire Verdier, il y a justement un témoin de ce nom-là... cette coïncidence est tout à fait bizarre...

— Mais oui, dit Fauvetin, un officier de santé qui est survenue au premier moment et qui a violemment chargé Victor Verdier...

— C'est cela même... de même que la fille Vachot a été un des adversaires les plus acharnés de ce malheureux jeune homme... Si c'est bien de celui-là que M. Vachot veut parler, il y aurait peut-être là un indice précieux...

— S'il y a un Flipot par là, reprit le forçat, ça peut-être que celui-là... Et vous dites qu'il était officier de santé; c'est lui, soyez-en certain... Voilà l'homme... Vous le pouvez juger en connaissance de cause... du reste, trouvez-le-moi... Mettez-moi en face de lui et je vous affirme que par lui je saurai tout ce que vous voulez savoir...

— Pouvez-vous l'amener ici demain? demanda Glencoe à Fauvetin.

— Je vois, fit l'agent en riant, que je ferai bien de demander nettement un congé... car je ne vais plus travailler que pour vous... Soit, je trouverai le gaillard et je vous l'amènerai... Sous quel prétexte?

— Celui que vous voudrez, pourvu qu'il ne se doute de rien.

"A Suivre"

A TOUTES LES FEMMES FAIBLES, PALES, SOUFFRETEUSES, IL NE MANQUE QUE DU BON SANG.

LES PILULES ROUGES LEUR EN FOURNIRONT AUTANT QU'IL LEUR EN FAUT.

Un auteur bien connu a écrit:

"Mettez-vous à votre fenêtre au commencement du printemps et regardez ces femmes qui vont et viennent par les rues. Leur marche est ferme et sonore, le cou apparaît tout blanc entre le col et le chapeau, le regard est clair, la lèvre est rose. Chacune porte en elle un rayon de soleil nouveau; on voit qu'elle se sent heureuse."

Tout cela est bien joli, c'est du roman. Mais, est-ce bien exact?

Le romancier a sûrement fait son choix dans la foule, il n'a décrit que ce qu'il y avait de joli à voir.

Il a sciemment laissé dans l'ombre ce qui est pénible à décrire, ce qui aurait fait tache dans le tableau.

Regardez dans la rue et vous y verrez passer des femmes resplendissantes de beauté et de santé, mais elles seront en bien petit nombre!

Elles seront mises en valeur; elles seront distinguées, remarquées, parce qu'étant peu, elles se détachent d'autant mieux de la cohorte des malades, de celles qui sont voûtées, cassées, épuisées, parce qu'elles ont fait des travaux pénibles avec des forces insuffisantes, dans des ateliers où elles manquent d'air, des fabriques aux mauvaises conditions hygiéniques ou dans un intérieur dont elles, les mères, ont toute la charge.

Le teint de ces pauvres créatures est pâle, blafard; leurs yeux et leurs joues manquent d'éclat, leurs lèvres sont décolorées, leur démarche est languissante.

Des souffrances intimes ont laissé des traces sur leur visage; l'anémie les a minées. Il manque à toutes ces femmes du bon sang. Il leur manque du sang rouge, du sang riche, du sang pur, qui donne des couleurs aux joues et aux lèvres, de l'éclat aux yeux.

Il leur manque d'avoir pris les Pilules Rouges, qui débarrassent l'organisme de toutes les impuretés qui s'y sont accumulées durant la mauvaise saison.

Jeunes filles qui voyez venir les beaux jours; jeunes mères autour desquelles tout fleurit, prenez des Pilules Rouges; purifiez, régénérerez votre sang; tonifiez votre système nerveux; préparez-vous une bonne santé.

"Je n'avais pu me remettre d'une deuxième couche et j'étais depuis des mois traînante, souffrant de douleurs dans le dos, les reins, la tête, sujette à des étourdissements et manquant d'appétit. Toutes sortes de toniques avaient été employés mais n'avaient eu aucun succès. Je me mis un jour à prendre des Pilules Rouges et les forces me sont bientôt revenues. Tout ce qui me faisait souffrir et abattait mon courage disparut, et j'eus ensuite meilleure santé que jamais".—**Mme Oscar Lemonde**, 1659 rue Saint-Dominique, Montréal.

"Je jouis d'une bonne santé grâce aux Pilules Rouges et aux bons conseils que j'ai reçus du médecin de la Compagnie Chimique Franco-Américaine. Je suis forte maintenant comme jamais je n'ai été; j'ai engraisé de vingt-cinq livres; je n'ai plus de maux de

tête ni de reins et je suis débarrassé de ces étourdissements et de ces hémorragies qui m'incommodaient tant. Le médecin qui m'avait auparavant traitée avait déclaré l'opération nécessaire, et cela m'avait effrayée. C'est là que je me suis décidée de prendre des Pilules Rouges, et mon état s'est bientôt amélioré".—**Mme Jos Deschênes**, Sainte-Rose du Dégel, Qué.

"Je sentais mes forces m'abandonner et, à cause de mon âge, cette débilité m'inquiétait. Je fus obligée de me faire traiter, plusieurs médecins me donnèrent leurs soins, mais sans améliorer mon état. Pendant trois ans, je me traînai. Un jour, je me décidai d'aller voir le médecin de la Compagnie Chimique Franco-Américaine qui me conseilla de prendre des Pilules Rouges. Je suivis ses conseils, pour lesquels, je lui dois des remerciements, puisque ma santé s'est rétablie. Depuis deux ans les Pilules Rouges soutiennent mes forces, augmentent mon appétit et facilitent ma digestion. Elles sont pour moi le meilleur remède".—**Mme M. Laporte**, 967 avenue Henri Julien, Montréal.

CONSULTATIONS GRATUITES.— Désirez-vous être renseignée sur votre état de santé, adressez-vous au No 274 rue Saint-Denis, à Montréal. Si vous ne pouvez pas venir vous-même, écrivez. Le spécialiste de la Compagnie Chimique Franco-Américaine est à votre disposition. Il n'exige rien du tout pour ses conseils. Il vous renseignera sur l'emploi des Pilules Rouges ou sur tout autre traitement qui serait nécessaire dans votre cas.

On se procure des Pilules Rouges partout où se vendent des remèdes. On peut aussi les obtenir par la poste, au Canada ou aux Etats-Unis, en faisant remise de 50c pour une boîte, ou \$2.50 pour six boîtes, à la **COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE** (limitée), 274 rue Saint-Denis, Montréal.



CONSOMPTION

Si vous souffrez de Phtisie ou Tuberculose, recourez avec confiance aux **CAPSULES CRESOBENE** (produit Français) qui opèrent chaque jour des milliers de guérisons merveilleuses chez les consomptifs. Rien ne résiste à leurs propriétés prodigieuses, elles guérissent les

toux et les oppressions les plus tenaces. *Prix 50 cts le flacon.*
Dépôt: Arthur Décary, Pharmacien, Bureau de Poste, Boîte 592, Montréal, Canada.

FEMMES ET FILLES MAIGRES

qui pouvez difficilement accomplir vos devoirs de chaque jour, qui êtes par votre maigreur, un sujet de pitié, pourquoi ne pas acquérir de la force, augmenter votre poids, développer votre cou, vos bras, votre buste en obtenant une chair saine et abondante. Demandez "Gratis" le Régénérateur Maroni et faites l'expérience à nos frais. Il est le véritable producteur de chair et un reconstituant merveilleux des forces perdues. Sans danger, facile à prendre, sans que personne le sache, ses résultats sont immédiats et positifs. Envoyez 10c aujourd'hui pour frais de distribution et vous ferez vous-même la preuve de sa valeur.

CIE DR MARONI, Dépt. 6,
2358 St-Denis, Montréal.

CONTES des FÉES**HANSI, LE PETIT BOSSU**

A Grünbach, près du col de Schirmeck, dans ce coin de l'Alsace si verdoyant et si pittoresque, vivait un pauvre tailleur dont le travail pouvait à peine suffire à l'entretien d'une nombreuse famille.

Son fils, Hansi, petit bossu plein de vivacité et d'intelligence, faisait en vain tous ses efforts pour lui venir en aide: la misère ne pouvait sortir du logis.

Un jour son père lui donna du fil et une aiguille (c'est tout ce qui lui restait) et lui dit:

"Pars, mon enfant, va chercher fortune ailleurs: peut-être trouveras-tu là-bas, au-delà des Vosges, des gens riches qui te donneront du travail. Dans les villes, on porte des beaux habits et les dames ont de jolies toilettes. Tu auras peut-être plus de chance qu'ici."

Le petit bossu s'en alla tout triste, car il aimait ses parents et, malgré tout, il se plaisait dans son humble chaumière.

La nuit commençait à tomber. Il gravissait lentement les sentiers de la montagne, au milieu des sombres sapins dans lesquels la brise soufflait en gémissant. Hansi n'était guère rassuré et semblait entendre les voix des lutins et des gnomes dont on lui avait parlé si souvent, pendant les longues veillées d'hiver.

Au détour d'un chemin, il aperçut tout à coup une troupe de jeunes filles vêtues de longues robes blanches. Une sorte d'auréole lumineuse entourait leurs têtes comme d'une brillante couronne. Elles dansaient gaiement sur la mousse de la forêt, en chantant d'une voix douce et mélodieuse.

Le petit bossu s'arrêta effrayé et déjà il cherchait à s'enfuir dans les épais taillis pour éviter la troupe mystérieuse, quand il se vit entouré par les fées qui l'avaient aperçu. C'étaient, en effet, des fées de la montagne qui étaient venues, pendant la nuit, chanter et danser en rond sous le feuillage touffu des chênes.

Elles s'emparèrent du petit bossu et l'obligèrent à sauter avec elles dans une danse effrénée. En vain, il voulait s'échapper; elles criaient:

"Allons, petit bossu, saute plus haut, danse plus vite!"

Et Hansi courait, voltigeait, tournait comme une toupie, entraîné dans la ronde furieuse. Enfin il tomba épuisé et supplia les fées de le laisser partir.

Elles se consultèrent: les unes voulaient l'obliger à recommencer; d'autres, plus indulgentes, parlaient en sa faveur. Enfin, l'une d'elles, qui semblait être la reine, dit au petit bossu:

"Nous devrions te punir pour avoir osé nous surprendre dans nos danses nocturnes, mais, comme nous savons que tu es bon et sage, nous te laisserons partir, à une condition: c'est que tu nous chantes un rondeau de ton pays."

—Hélas! mesdames les fées, répondit le pauvre Hansi, je ne sais aucune chanson qui puisse vous plaire. Je n'en connais qu'une qu'on répétait souvent au village.

—Va, petit bossu, dis-nous cette chanson, crièrent les fées."

Et le pauvre garçon, qui avait heureusement une voix juste et sonore, chanta en tremblant:

*Il était un p'tit homme
Qui s'app'lait Guilleri,
Carabi;*

*Il s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi,*

*Toto carabo
Marchand d'Carabas,
Compère Guilleri,
Te laisseras-tu mourir?*



Hansi, le petit bossu.

Il fit si bien résonner Carabi, Carabo, en sautillant, que les fées, charmées de sa gentillesse, l'applaudirent joyeusement et la reine lui dit:

"C'est parfait, petit bossu, ta voix est fort belle et tu nous as fait grand plaisir. Pour te récompenser, non seulement nous te rendons la liberté, mais nous allons t'enlever ta bosse." (A suivre)

Qu'un cor soit vieux ou nouveau, il lui faut céder au Holloway's Corn Cure, le remède le plus simple et le meilleur encore offert au public.

J. BRUNET

LIMITÉE

Manufacturiers

et Importateurs

**MONUMENTS
FUNERAIRES**

Granit Pour Constructions

GROS ET DETAIL

Reparations de tous Genres

Renseignements et estimations
sur demande aux bureaux
et ateliers.

- 675 -

Chemin de la Cote des Neiges

Tell. Uptown 1466 Montréal.

COUPON D'ABONNEMENT

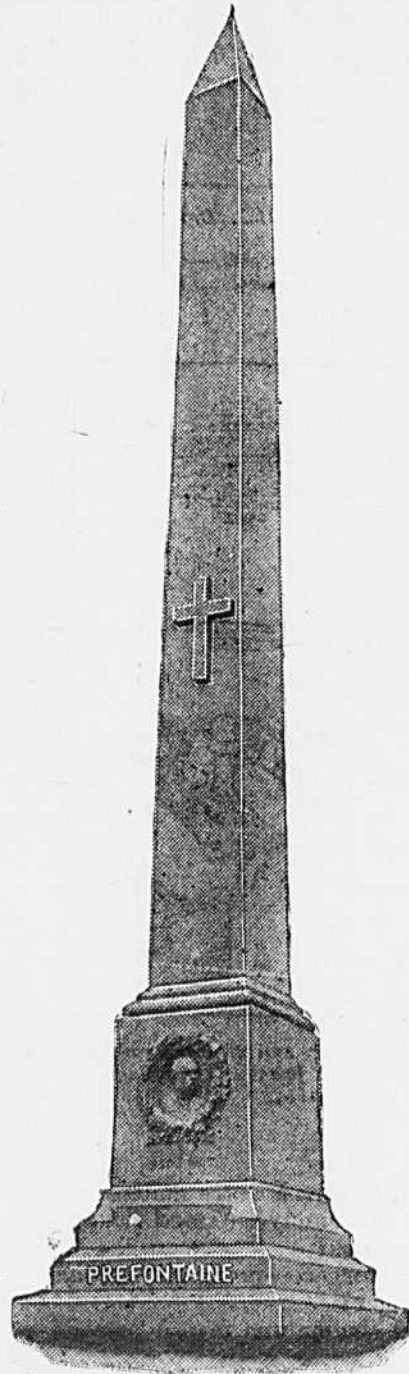
Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au journal *Le Samedi*.

Nom
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

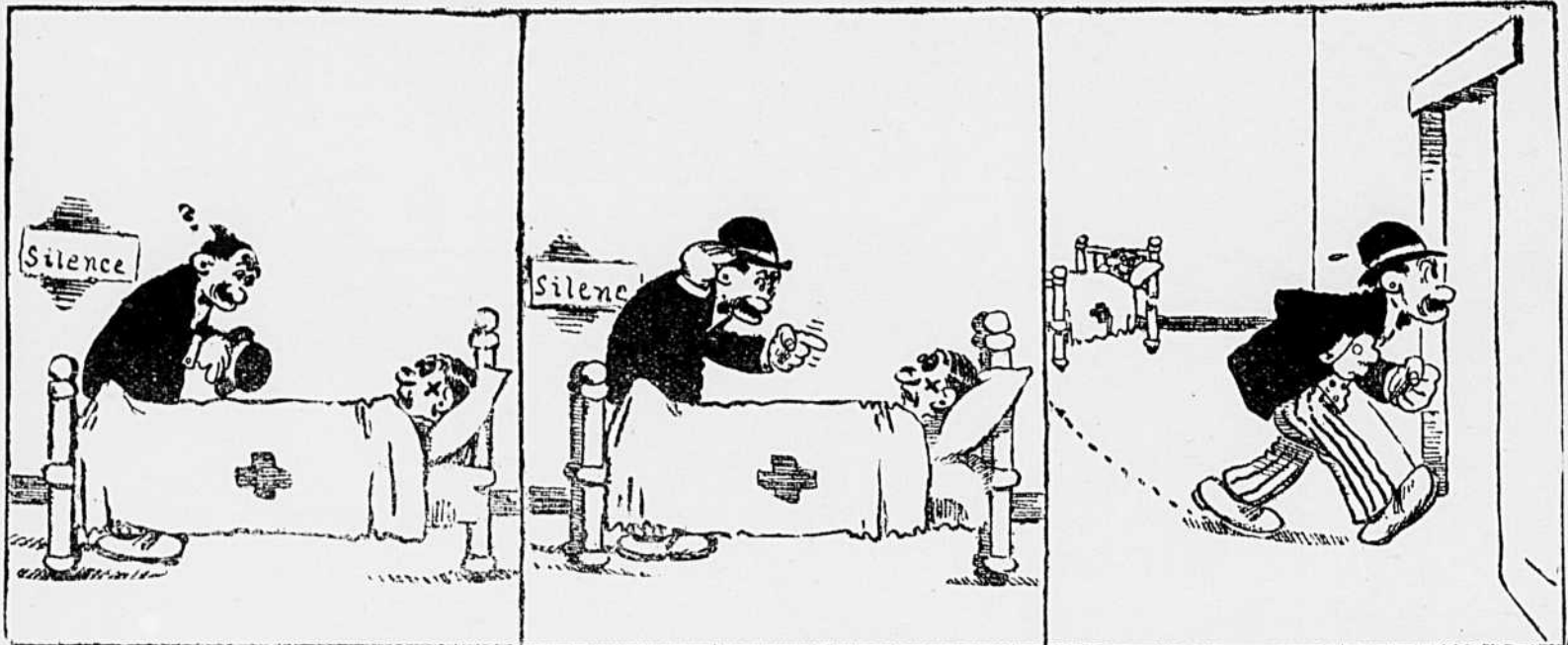
Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131 et 133 rue
Cadieux (près Vitre), Montréal.



RIEN A FAIRE



1 Michel (qui visite son ami à l'hôpital)—Ah! ben!... comment ça s'est fait qu'les arrivés d'même icitte?

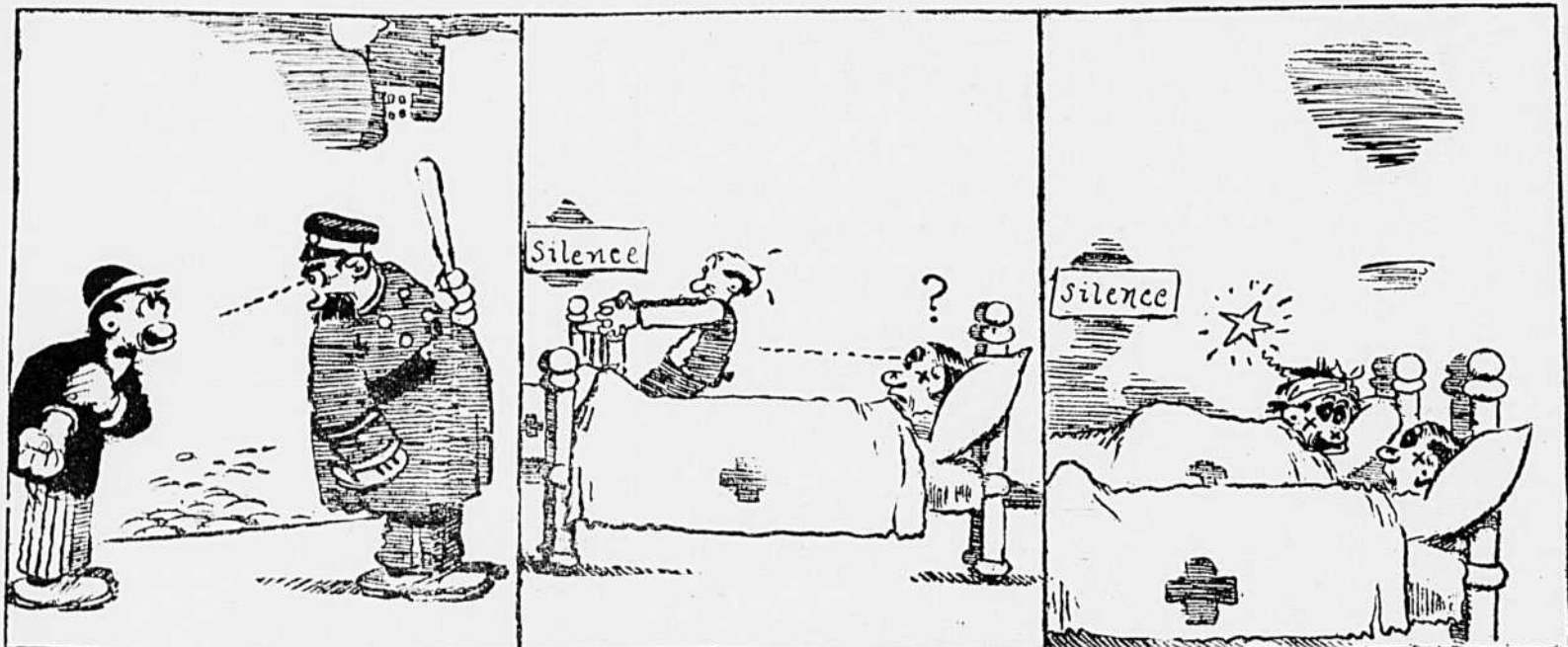
Mathieu.—Par rapport à une p'tite chicane que j'ai eue avec Flanchot, l'policeman, c'grand moustachu... et mon lit icitte te dit la suite!...

2 Michel.—Entre amis, faut se soutenir... je vais l'trouver, c'policeman-là, c'mal commode!... et lui en donner une... pour te venger!...

Mathieu.—Oui, donne-s'y ça en pépère!

3 Mathieu.—Ce bon Michel!... Comme il est smart!...

Michel, (s'en va d'un pas décidé)—On va voir ce qu'on appelle frapper un ami!... je vais l'y prouver!...



4 Michel, (rejoint le policeman)—Dis donc, l'constable!... On m'a dit que c'est toé qu'à mis Mathieu Dupot dans un triste état et qu'il est à l'hôpital asicuré!...

Policeman.—Tiens!... attrape ça toé itou!...

5 Michel, (à l'hôpital lui aussi).—J'souffre, j'ai mal!...

Mathieu (se demande qui s'est et ce qui se passe).—??...

6 Michel, (à côté de son ami Mathieu qui l'a reconnu)—Y avait rien à faire... Acréyé... me voilà ben arrangé, moi itou!...

L'OURS

Jusqu'à la fin du siècle dernier, la entriloquie était considérée comme un art mystérieux qui, pour la grande majorité du public, comme pour certains fanatiques, ne s'expliquait que par l'intervention du diable. Ce n'est guère qu'en 1770 que l'Académie des sciences étudia sérieusement la ventriloquie et essaya de l'expliquer.

Voici, à ce propos, une curieuse anecdote sur l'effet produit par un ventriloque faisant parler un ours dans un petit village d'Angleterre.

Un jour de marché, dans le petit village d'Hopfield, la foule se pressait autour d'un ours savant que montrait un bateleur. Un voyageur, tant soit peu ventriloque, qui se trouvait parmi les curieux, s'approcha du bateleur, et, d'un ton sérieux, lui demanda si son ours parlait.

—Interrogez-le, vous la saurez, répond le bateleur, croyant à une facétie de mauvais plaisant.

Le ventriloque s'approche de l'ours et lui demande:

—De quel pays êtes-vous, mon gentleman?

—Des Alpes, en Suisse.

Les spectateurs saisis d'étonnement, se reculent de quelques pas. Le ventriloque continue:

—Y a-t-il longtemps que vous appartenez à votre maître?

—Assez longtemps pour que j'en sois ennuyé, répond l'ours.

—Est-ce qu'il n'est point bon pour vous?

—Oh! si, répond l'ours, comme un forgeron pour son enclume.

—Et que ferez-vous pour vous venger?

—Un de ces jours, je le mangerai comme une rave à mon déjeuner.

A ces mots, la foule se recule précipitamment avec terreur, le bateleur veut tirer la chaîne de l'ours; mais celui-ci fait entendre un sourd grognement, et la foule épouvantée, croyant que l'ours allait mettre sa menace à exécution, s'enfuit éperdue de toutes parts.

EPOUSE... ET VEUVE

Mme Sancoeur.—Je vous prie, Monsieur l'avocat, d'arrêter toute l'affaire du divorce entre mon mari et moi.

Avocat.—Je suppose que Madame a fait des arrangements amicaux et est revenue à de meilleurs termes?

Mme Sancoeur.—Oh! non!... Monsieur, mais mon mari vient d'être écrasé à mort et maintenant je veux poursuivre le propriétaire de l'auto que l'on a arrêté et lui réclame 10,000 dollars de dommages!



*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone 1-800-363-9028

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 